

# Visiter en famille

**Socialisation  
et médiation des patrimoines**

Sous la direction de  
Anne JONCHERY  
Sophie BIRAUD

# Sommaire

<b>Introduction</b>	9
Anne Jonchery, Sophie Biraud	

## **PARTIE I**

<b>Éléments de cadrage</b>	13
----------------------------	----

<b>La visite de musées, une affaire de famille ? Des logiques collectives et individuelles à la construction d'une pratique</b>	15
Anne Jonchery	

<b>Réflexions sociologiques et politiques publiques à destination des familles</b>	61
Benoît Céroux	

## **PARTIE II**

<b>Panorama des médiations à destination des visiteurs en famille dans les patrimoines</b>	71
--	----

<b>L'offre des musées nationaux à destination des familles</b>	73
Sophie Biraud	

<b>L'offre destinée aux familles par le Centre des monuments nationaux</b>	99
Jenny Lebard, Sylvie Ohl	

<b>L'offre adressée aux familles dans les Villes et Pays d'art et d'histoire</b>	107
Christophe Fenneteau, Béatrice Grandchamp	

## **Interlude**

<b>Faire découvrir les patrimoines en famille. L'exemple d'Étampes, une Ville d'art et d'histoire</b>	115
Entretien avec Stéphanie Le Lay	

## **PARTIE III**

### **Les outils de médiation classiques dans la visite en famille : usages et évaluations** 119

**L'audioguide et la visite en famille** 121  
Hana Gottesdiener, Jean-Christophe Vilatte

**Pourquoi réaliser un livret de visite en famille ?  
Le cas du musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme** 129  
Marie-Pierre Delaporte Béra

**Quand la visite mêle interactions, jeu et apprentissage :  
réception et perceptions des enfants  
et des adultes de la Cité des enfants** 139  
Marie-Claire Habib, avec la participation d'Aymard de Mengin

#### **Interlude**

**Comment réaliser une visite guidée en famille ?** 155  
Entretien avec Sandrine Bernardeau

## **PARTE IV**

### **Des projets innovants en direction des familles** 161

**Le numérique au service des familles.  
Un site internet d'accompagnement à la visite** 163  
Anne Ruelland, Isabelle Pellegrin

**Les « Spots familles » au musée du Louvre.  
Des médiateurs au service d'une visite familiale autonome** 171  
Frédérique Leseur, Nathalie Steffen

**Les familles au MuCEM : un enjeu de civilisation et de territoire** 181  
Cécile Dumoulin

#### **Interlude**

**Entretien avec Carmine Macina** 189

## **PARTIE V**

### **Familles et autres publics : les dispositifs passerelles** 193

**Quand les enfants guident leurs parents au musée.  
Un dispositif des musées d'Avignon** 195

Marie Mayot

**Les Ateliers nomades du musée du Quai Branly** 203

Mathilde Jomain

**Présentation des auteurs** 213

# Introduction

Anne Jonchery  
Sophie Biraud

De mai 2012 à janvier 2013, s'est tenu un séminaire intitulé « La médiation des patrimoines pour les familles », conçu et organisé par le département de la Politique des publics de la direction générale des Patrimoines (ministère de la Culture et de la Communication). Initié par Jacqueline Eidelman, chef du département de la Politique des publics, piloté par Sophie Biraud et Anne Jonchery, respectivement chargée de l'éducation artistique et culturelle et responsable des études, ce séminaire s'inscrivait parmi les journées d'étude et réunions proposées au réseau des services des publics des musées et monuments nationaux, des Archives nationales et des Villes et Pays d'art et d'histoire, dans un but d'échanges, de diffusion et de réflexion.

Ce séminaire souhaitait répondre aux questionnements suscités par l'essor des offres de médiation en direction des familles dans les établissements patrimoniaux, ces quinze dernières années. Il se voulait également incitatif, visant un développement cohérent de ces nouvelles pratiques de médiation. En effet, au cours des années 2000, les programmes d'activités culturelles et d'aides à la visite ont vu fleurir de nouveaux intitulés ciblant le public familial, en complément ou en substitution partielle des activités destinées aux enfants. Visites guidées, ateliers, livrets de visite, un grand nombre de médiations visent désormais ce public, conjuguées à la création d'espaces muséographiques spécifiques<sup>1</sup>. Des campagnes d'affiches adressées aux parents relaient l'information, comme celle réalisée tout récemment par le musée d'Orsay<sup>2</sup>.

L'émergence de la préoccupation de ce public, ni individuel ni en groupe comme on l'entend habituellement, et de cette efflorescence de nouvelles formes de médiation appelle aujourd'hui la nécessité d'une pause réflexive afin de réaliser un état des lieux de l'offre et mieux appréhender les motifs et les principes qui guident l'orientation des politiques des publics vers les familles.

Un triple objectif soutient ainsi le propos de cet ouvrage : 1) identifier les enjeux de cette offre, notamment en termes de transmission et de démocratisation culturelle ; 2) comprendre, *via* la description ou l'évaluation, les processus et contraintes inhérents à la conception et à la production d'outils d'aide à la visite en famille ;

---

1 La Petite Galerie du musée du Louvre inaugurée en octobre 2015 ou encore la Petite boîte à Chagall accompagnant l'exposition *Marc Chagall et le triomphe de la musique* à la Philharmonie (octobre 2015 – janvier 2016) en sont des exemples récents. Les musées de sciences et techniques ont développé ce type d'espaces plus tôt, citons notamment la Galerie des enfants au sein de la Grande Galerie de l'évolution au Muséum national d'histoire naturelle inaugurée en 2010. La Cité des enfants au sein de la Cité des sciences et de l'industrie constitue un jalon historique de ce type d'espace, ouverte dès 1992.

2 Cette campagne, réalisée par l'agence Madame-Bovary en 2015, se compose de neuf affiches associant des références en matière de pop culture aux œuvres du musée, avec des slogans du type « emmenez vos enfants voir ni fast, ni furious » ou encore « emmenez vos enfants voir des super-héros en 3D ».

3) diffuser et valoriser des exemples de médiation innovants ou tout simplement efficaces.

Le choix des textes qui le composent témoigne de perspectives et de points de vue pluriels : ils nourrissent une réflexion croisée qui vise à appréhender la visite en famille et ses médiations dans leur richesse et leur complexité.

D'une part, les patrimoines sont pris en compte dans leur diversité, à l'aune des différents labels et périmètres du ministère de la Culture et de la Communication : les musées nationaux, les musées territoriaux dotés de l'appellation « Musée de France », mais aussi les monuments nationaux, les Villes et Pays d'art et d'histoire.

D'autre part, la médiation est pensée dans sa pluralité comme tout outil facilitant l'accès aux patrimoines et aux contenus scientifiques. Ainsi, sont évoqués les supports conçus pour la visite libre, comme les livrets papier, les audioguides ou les outils numériques, mais aussi les dispositifs de médiation humaine, tels les visites guidées et les ateliers, voire des espaces scénographiés spécifiquement à l'intention des familles.

En outre, les articles émanent d'auteurs aux statuts et postures variés dont le regard se trouve orienté par le milieu auquel ils appartiennent : professionnels de la médiation et des publics qui œuvrent dans des établissements patrimoniaux face au public ou en tant que concepteurs de dispositifs ; personnels du ministère de la Culture et de la Communication opérant en administration centrale ou dans les directions régionales des Affaires culturelles ; chercheurs et universitaires qu'ils soient sociologues ou psychologues.

Certains auteurs analysent des corpus d'offres destinées au public familial sur un périmètre ciblé, tandis que d'autres développent des méthodologies quantitatives ou qualitatives pour étudier la réception des médiations ou les logiques des visites en famille. Les professionnels de la médiation, optent pour une approche narrative de l'action éducative et culturelle de sa conception à la réalisation d'outils. Ceux qui sont au contact des publics les plus mélangés livrent leur expérience et leurs perceptions. Chacun développe une approche distincte de la visite des patrimoines en famille et des situations de médiation : au point de vue des concepteurs et des médiateurs répond celui des publics en famille, de leurs pratiques et usages, le continuum de la visite se trouvant ainsi intégré depuis l'accueil des familles à leur réception de l'expérience.

Cinq parties structurent cette réflexion globale.

Une première partie fournit des éléments de cadrage sur la famille. Benoît Céroux porte un regard sociologique sur ses évolutions et sur les politiques publiques qui lui sont dédiées. Anne Jonchery appréhende, à travers plusieurs enquêtes, les différentes dimensions de la visite en famille en tenant compte aussi bien de la composition des groupes familiaux que des motivations déclarées, et fait entendre les logiques qui mènent à cette pratique culturelle conviviale pour mieux saisir ses modes de réception.

La deuxième partie dresse un panorama des médiations destinées à ce public : Sophie Biraud analyse les offres proposées par les musées nationaux, Sylvie Ohl et Jenny Lebard étudient celles des monuments nationaux, Christophe Fenneteau

et Béatrice Grandchamp se consacrent aux activités conçues dans les Villes et Pays d'art et d'histoire.

Une fois cet état des lieux effectué, les chapitres suivants approfondissent quelques outils et expériences de médiation. La troisième partie se focalise ainsi sur des formes de médiation relativement courantes destinées au public familial et qui ont fait l'objet d'évaluations. Hana Gottesdiener et Jean-Christophe Vilatte étudient les usages des audioguides dans le cadre de la visite en famille. Marie-Pierre Delaporte Béra interroge le livret de visite en famille et témoigne de la conception de celui du musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme et de l'évaluation formative mise en œuvre. Marie-Claire Habib fait la synthèse des études menées à la Cité des enfants, tant sur la morphologie des groupes familiaux visiteurs que sur la réception de l'offre par les enfants et les adultes.

Dans la quatrième partie, ce sont plusieurs projets innovants et qui peuvent avoir valeur d'exemple qui sont mis en lumière. La création d'un site internet d'accompagnement à la visite en famille à la Cité de l'architecture et du patrimoine est relatée par Anne Ruelland et Isabelle Pellegrin. L'expérience des « Spots familles » du musée du Louvre – une médiation humaine postée dans quatre espaces du musée proposant des activités aux familles en visite libre et visant à transmettre des clés et modes d'emploi de visite – est analysée par ses conceptrices, Frédérique Leseur et Nathalie Steffen. Cécile Dumoulin détaille la prise en compte du public familial au MuCEM, et tout particulièrement *l'Odysée des enfants*, un parcours interactif et numérique dans les collections permanentes, destiné aux familles.

Une dernière partie aborde les dispositifs passerelles qui cherchent à attirer aux musées des familles peu familières, montrant tout l'intérêt du décroisement des publics et des médiations. Ainsi, à l'échelle des musées d'Avignon, les enfants venus en contexte scolaire deviennent médiateurs auprès de leurs parents, démarche racontée par Marie Mayot. Au musée du Quai Branly, Mathilde Jomain détaille la mise en œuvre d'Ateliers Nomades proposés hors les murs et qui génèrent ensuite la venue au musée.

Ponctuant l'ouvrage, trois interludes qui prennent la forme d'entretiens avec des professionnels permettent une approche empirique, pragmatique et vivante d'acteurs de terrain, qui travaillent avec le public familial. Stéphanie Lelay évoque sa démarche d'animatrice de l'architecture et du patrimoine, Sandrine Bernardeau analyse son expérience des visites guidées et Carmine Macina présente son point de vue d'agent d'accueil et de surveillance.

# La visite de musées, une affaire de famille ? Des logiques collectives et individuelles à la construction d'une pratique

Anne Jonchery

La visite de musée est-elle une affaire de famille<sup>1</sup> ? Le regard porté sur la famille et la fréquentation des musées a été modelé par la théorie de la légitimité culturelle. Corrélant origine sociale et goûts culturels, la sociologie bourdieusienne a, dès les années 1960, associé la visite de musées à un comportement culturel des catégories favorisées, à une pratique de distinction sociale<sup>2</sup>. Dans ce contexte, la famille est identifiée comme l'organe de reproduction et de transmission de cet *habitus* culturel. L'étude du public familial des musées est restée marquée par cette approche.

Cependant les travaux de Bourdieu concernant l'équipement muséal tel qu'il existait dans les années 1960-1970, or les politiques culturelles mises en œuvre par la suite ont largement modifié le paysage des musées français, tant par leur soutien à la rénovation et à la création de nouveaux établissements – aux thématiques plus variées – dans le cadre des Grands Travaux<sup>3</sup> notamment, que par l'intérêt porté aux publics et aux visiteurs<sup>4</sup>. Augmentée et renouvelée, à Paris et en région, la sphère muséale s'est ainsi diversifiée dans ses formes et médiations. De plus, la massification scolaire conjuguée aux politiques de démocratisation culturelle a entraîné, par l'amplification des visites scolaires, une forte diffusion de la pratique auprès des jeunes générations<sup>5</sup>. Dans un champ culturel lui-même en recomposition, où le numérique a bouleversé les modes et usages de consommations culturelles chez les jeunes en particulier, la question des rapports qu'entretiennent les enfants avec les musées se pose en des termes renouvelés.

Ces mutations culturelles et sociales conduisent alors à réinterroger le rôle de la famille et ce qui se joue aujourd'hui quand elle vient au musée, pour les enfants comme pour les adultes. Dans quelle mesure le rôle de transmission d'une pratique de distinction sociale attribuée à la famille par la théorie bourdieusienne perdure-t-il ? Qu'en est-il du profil culturel et social des familles visitant les musées ?

---

1 Nous empruntons ce titre à l'article d'Hélène MICHAUDON, « La lecture, une affaire de famille », publié dans *Insee Première* (n° 777), en mai 2001.

2 BOURDIEU P., DARBEL A., *L'amour de l'art, les musées d'Art européens et leur public*, Les éditions de Minuit, Paris, 1969.

3 Les Grands Travaux correspondent à un ensemble de chantiers à caractère culturel lancés en 1981 par François Mitterrand. Parmi ces projets, on compte de nombreux établissements muséaux à Paris et en région comme le Grand Louvre, la Cité des Sciences et de l'Industrie, la Cité de la Musique ou encore le musée des Beaux-Arts de Lille.

4 KREBS A., MARESCA B., *Le Renouveau des musées*, La Documentation française, coll. « Problèmes politiques et sociaux », Paris, 2005.

5 OCTOBRE S., « Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures ? », *Culture prospective*, n° 1, 2009.



Comment, dans une famille contemporaine au fonctionnement individualiste<sup>6</sup>, les adultes et les enfants parviennent-ils, dans la visite de musée, à concilier des intérêts et des enjeux à la fois individuels et collectifs ? Au-delà de l'approche des comportements familiaux en termes d'apprentissages et de bénéfices cognitifs<sup>7</sup>, comment s'élabore ou s'actualise le rapport au musée de chacun dans une pratique traversée par des motifs pluriels ?

Nous proposons plusieurs éclairages à ces questionnements, en mobilisant différents travaux de recherches menés auprès de familles visiteurs et non-visiteurs de musées (cf. méthodologies détaillées ci-dessous). La visite en famille est tout d'abord étudiée à travers le profil et les spécificités de ce public, ses logiques et motivations, et la construction de la pratique, afin d'en dessiner la morphologie et d'en appréhender le développement. Dans un deuxième temps, on cherche à comprendre les effets de la parentalité sur les comportements de visite des adultes et leurs relations à l'institution muséale. Les deux parties suivantes portent, quant à elles, sur la construction des rapports au musée de l'enfant, étudiant comment les modèles parentaux agissent par imprégnation et quels sont les effets de l'éducation volontaire. En l'absence de visite en famille, on analysera aussi le rôle du regard parental sur les musées et la visite scolaire dans les réactions de l'enfant. Enfin, on conclura en insistant sur les leviers d'adhésion et d'appropriation de la pratique de visites par l'enfant.

### Sources et méthodologies

Plusieurs recherches sont mobilisées et croisées pour cet article. Elles s'appuient sur différentes enquêtes de terrain, articulant méthodologies quantitative et qualitative, alternant les échelles et modes d'observation des visites en famille, conjuguant les points de vue – objectiviste et compréhensif. Ainsi sont mobilisées les données d'une recherche doctorale sur les motivations, logiques et contextes de visite en famille<sup>8</sup>, données quantitatives recueillies par questionnaire auprès de 350 groupes familiaux rencontrés dans trois musées parisiens (musée d'Orsay, musée national de la Marine, Muséum national d'histoire naturelle), données qualitatives par entretien semi-directif auprès de 119 groupes familiaux avant leur visite d'un de ces trois musées. Une recherche postdoctorale sur la construction des rapports aux musées chez les enfants de 8-11 ans<sup>9</sup> nourrit aussi cette présentation : l'enquête s'est déroulée au domicile de vingt-quatre familles, sous forme d'entretiens approfondis menés séparément avec l'enfant, puis avec ses parents.

6 SINGLY F. de, *Sociologie de la famille contemporaine*, Éditions Nathan, coll. « 128 », Paris, 2007.

7 En Amérique du Nord, les travaux de Falk et Dierking, et de Diamond, précurseurs au sein d'une littérature qui va connaître un essor dans les années 1990 et 2000, privilégient une approche didactique du comportement des familles. Cf. DIAMOND J., "The Behavior of Family Groups in Science Museums", *Curator*, vol. 29, n° 2, 1986, p. 139-154. DIERKING L. D., FALK J. H., "Family Behavior and Learning in Informal Science Settings : A Review of the Research", *Science Education*, vol. 78 (1), 1994, p. 57-72. Pour une synthèse et un historique de ces travaux : JONCHERY A., « La visite en famille : de l'évaluation à la conception de médiations adaptées », *Les musées et leurs publics*, L. Daignault et B. Schiele (dir.), Presses de l'université du Québec, Québec, 2014, p. 171-190.

8 JONCHERY A., *Quand la famille vient au musée : des pratiques de visite aux logiques culturelles*, Thèse de doctorat de muséologie, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 2005.

9 Cette recherche a bénéficié d'un financement du Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) du ministère de la Culture et de la Communication, dans le cadre d'un appel à projets piloté par Sylvie Octobre. Certains résultats ont été publiés : cf. JONCHERY A., « Enfants et musées : l'influence du contexte familial dans la construction des rapports aux musées pendant l'enfance », *Enfance et culture. Transmission, appropriation et représentation*, S. OCTOBRE (dir.), coll. « Questions de culture », La Documentation française, Paris, 2010, p. 59-81.

En outre, un programme d'enquêtes mené auprès des publics des patrimoines – notamment des musées nationaux – par la direction générale des Patrimoines du ministère de la Culture et de la Communication, intitulé « À l'écoute des visiteurs »<sup>10</sup>, permet l'extraction de données concernant les visiteurs en famille, leurs profils et caractéristiques.

Enfin, deux études fournissent des approches complémentaires : l'une menée au Centre de sciences et techniques de Montréal, portant sur le comportement des familles autour des dispositifs interactifs<sup>11</sup> a pris appui sur des observations suivies de visites familiales, l'autre, procédant par entretien itinérant à la maison de Chateaubriand<sup>12</sup>, visait à éclairer le déroulement des visites en famille des maisons de personnages illustres.

La définition de ce qu'on entend ici par public familial évolue depuis une acception extensive dans les enquêtes quantitatives à une approche centrée sur les groupes parents-enfants dans les études qualitatives, au vu de la majorité écrasante des liens de filiation directe identifiée dans les travaux quantitatifs.

## Visiter un musée en famille : anatomie d'une pratique

### Morphologie du public familial

#### *Une sortie en petit comité*

Qui sont les visiteurs en famille ? Dans le cadre de l'enquête quantitative centrée sur ce public<sup>13</sup>, tous les groupes comprenant au moins un adulte et un enfant ont été interrogés : 98 % de ces groupes étaient unis par un lien de parenté<sup>14</sup>. Ces groupes familiaux sont de petite taille, 84 % comprenant de deux à quatre personnes. Plus des trois quarts (76 %) réunissent uniquement des parents et des enfants : cette prédominance du lien de filiation directe reflète les évolutions de la famille contemporaine et notamment son repli sur la famille conjugale<sup>15</sup>. Néanmoins les grands-parents et leurs petits-enfants se révèlent plus présents dans le musée de Sciences que dans les musées d'Art et d'Histoire. À l'échelle des groupes parents-enfants, les deux tiers comptent un seul parent, témoignant

10 EIDELMAN J., JONCHERY A., « À l'écoute des visiteurs 2012 : résultats de l'enquête sur la satisfaction des publics des musées nationaux », *Les musées et leurs publics*, L. Daignault et B. Schiele (dir.), Presses de l'université du Québec, 2014, p. 309-331.

11 JONCHERY A., BERNARDIN S., « Public familial et dispositifs interactifs : conception d'outils et de méthodes pour étudier les comportements familiaux », *L'évaluation, recherche appliquée aux multiples usages*, ICOM CECA, C. DUFRESNE-TASSE (éd.), Éditions Multimondes, Québec, 2002, p. 171-190.

12 JONCHERY A., *La visite en famille des maisons de personnages célèbres*, DEA de muséologie des sciences naturelles et humaines, Muséum national d'Histoire naturelle, 2001.

13 Les données sur les profils des visiteurs en famille sont tirées de l'enquête quantitative par questionnaire menée auprès de 350 groupes familiaux dans trois musées parisiens en 2003-2004 et de l'enquête généraliste plus récente « À l'écoute des visiteurs » menée en 2012 et 2015 dans les musées nationaux.

14 Les 2 % restants comprenaient des groupes composés d'enfant(s) et de leur baby-sitter.

15 SINGLY F. de, *op. cit.*, 2007.

de la présence de familles monoparentales, mais surtout du fonctionnement relationnel et individualiste de la famille contemporaine. On peut aussi noter que les mères viennent plus souvent seules avec leurs enfants que les pères : on compte deux tiers de mères seules avec leurs enfants, pour un tiers de pères. Les fonctions éducatives ont longtemps été traditionnellement dévolues à la mère ; si la situation évolue vers un partage des tâches, une certaine inégalité subsiste<sup>16</sup>, ce que reflète en partie la sortie au musée.

### *Fréquentation familiale et variations muséales*

Suivant leur offre et leur spécialité, les musées ne sont pas fréquentés par les familles dans les mêmes proportions, comme l'a montré l'enquête réalisée dans les musées nationaux français : dans les musées de Beaux-Arts, d'Art contemporain, les musées de Société et de Civilisation ou encore les musées d'Architecture et d'Arts décoratifs, les visites en famille représentent 7 % à 11 % de la fréquentation. En revanche, les musées scientifiques ainsi que les musées d'Histoire reçoivent une proportion significative de visiteurs accompagnés d'enfants : autour de 48 % pour la première catégorie (en 2012 et 2015) et entre 13 % et 23 % pour la seconde.

Tableau 1 : **Catégories de musées et sociabilité de la visite (en %)**

	Seul(e)	Entre adultes	En famille avec enfants	En groupe organisé	Total
Musées beaux-arts	<u>22,5 %</u>	<u>67,0 %</u>	6,9 %	<u>3,6 %</u>	100 %
Musées société civilisation	<u>21,7 %</u>	65,7 %	<u>10,3 %</u>	<u>2,3 %</u>	100 %
Musées histoire	<u>7,6 %</u>	<u>72,3 %</u>	<u>13,2 %</u>	<u>6,8 %</u>	100 %
Musées art moderne et contemporain	<u>20,4 %</u>	<u>68,1 %</u>	<u>8,2 %</u>	<u>3,2 %</u>	100 %
Musées sciences et techniques	10,3 %	<u>36,5 %</u>	<u>48,1 %</u>	5,1 %	100 %
Musées architecture et arts décoratifs	<u>22,2 %</u>	<u>69,2 %</u>	<u>6,4 %</u>	<u>2,3 %</u>	100 %
<b>Total</b>	<b>15,4 %</b>	<b>63,6 %</b>	<b>16,2 %</b>	<b>4,7 %</b>	

$p = <0,01$  ;  $\text{Khi}2 = 1\,725,93$  ;  $\text{ddl} = 15$  (TS).

La relation est très significative.

Les éléments sur (sous) représentés sont soulignés.

Source : « À l'écoute des visiteurs », 2015, DGP-DPP, MCC.

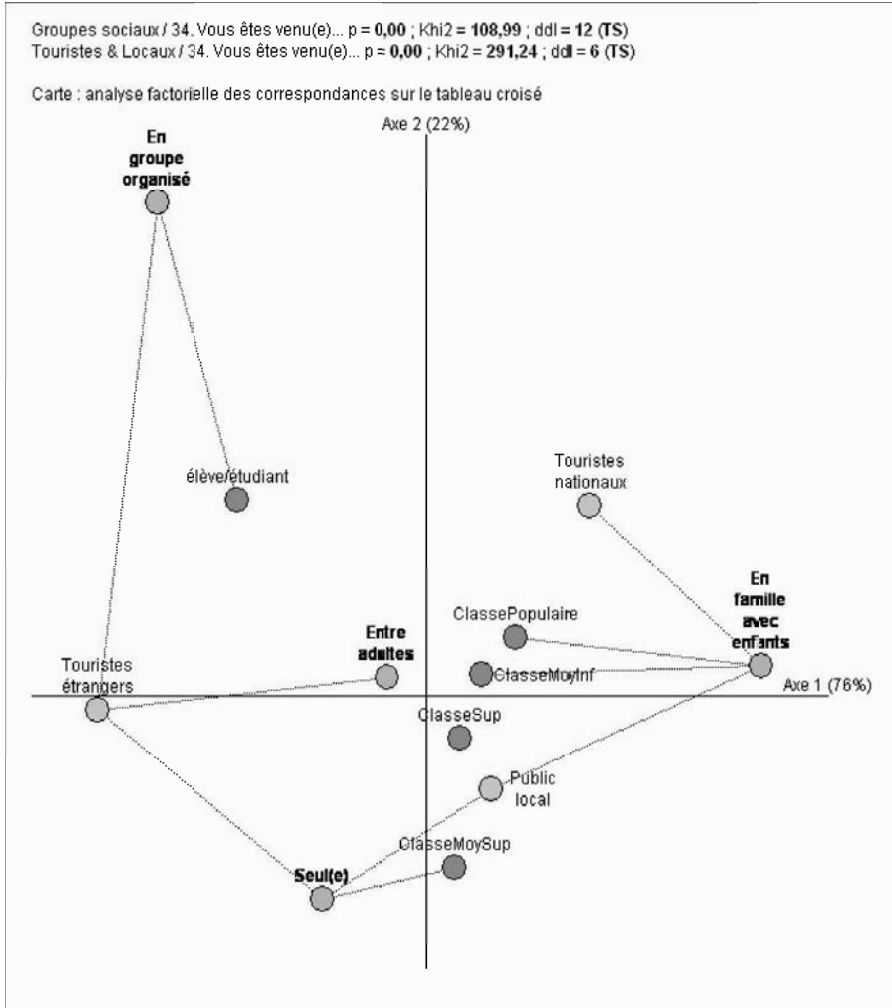
### *Un public plus populaire, moins familial : une reproduction sociale à réinterroger*

Dans une approche globale, la visite en famille est en partie empreinte des mêmes clivages sociaux que la fréquentation générale : on retiendra ainsi le poids de la certification, la majorité d'individus exerçant des professions intermédiaires et des professions intellectuelles supérieures, traits identifiés par Bourdieu à l'échelle de l'ensemble des publics de musées.

<sup>16</sup> Cf. BRICE L., DAUDEY E., HOIBIAN S., « Une société qui aspire à plus d'égalités entre les hommes et les femmes », *Note de synthèse Crédoc*, 2015.

Néanmoins, quand on compare les contextes de sociabilité, la visite en famille apparaît plus démocratique que les visites solitaires ou entre adultes. Ainsi, dans près de 40 % des cas, les visiteurs venus avec des enfants sont issus des catégories populaire et moyenne inférieure, tandis que seulement 32% des visiteurs venus seuls sont issus de ces classes sociales.

Graphique 1 : **Compagnie des visiteurs, groupes sociaux et provenance géographique**



Source : « À l'écoute des visiteurs » 2015, DGP-DPP, MCC.

De plus, les visiteurs en famille sont pour près de 49% d'entre eux des touristes nationaux, venus dans le cadre de vacances, hors de leur région d'origine; dans 38% des cas, ce sont des publics locaux, habitant à proximité du musée visité. En revanche, seulement 13% d'entre eux sont venus de l'étranger (cf. graphique 1). Or

le public local se recrute principalement au sein des couches « supérieures », tandis que les touristes nationaux proviennent plus souvent des couches « moyennes inférieures et populaires ». Ainsi, on identifie au sein de ce public familial, un groupe plus populaire, venu dans un cadre touristique, et un groupe appartenant aux classes plus aisées profitant d'une offre de proximité.

En outre, les visiteurs venus avec des enfants de moins de 15 ans possèdent beaucoup plus souvent un capital de familiarité muséale faible voire très faible (56 %) que les visiteurs seuls ou entre adultes (respectivement 32 % et 44 %). Inversement, ces derniers apparaissent plus souvent familiers voire très familiers de la sphère muséale (respectivement 45 % et 35 %) quand c'est le cas de moins d'un quart des visiteurs en famille (23 %).

Tableau 2 : **Sociabilité et capital de familiarité muséale (en %)**

	<b>Seul(e)</b>	<b>Entre adultes</b>	<b>En famille avec enfants</b>	<b>En groupe organisé</b>	<b>Total</b>
CFM-TFort	<u>23,8 %</u>	<u>18,4 %</u>	<u>11,3 %</u>	<u>10,2 %</u>	17,7 %
CFM-Fort	<u>21,0 %</u>	<u>16,6 %</u>	<u>11,5 %</u>	<u>16,7 %</u>	16,5 %
CFM-Moyen	<u>23,1 %</u>	<u>21,2 %</u>	<u>20,8 %</u>	<u>23,0 %</u>	21,5 %
CFM-Faible	<u>17,1 %</u>	<u>23,3 %</u>	<u>20,6 %</u>	<u>21,6 %</u>	21,9 %
CFM-TFaible	<u>15,0 %</u>	<u>20,4 %</u>	<u>35,7 %</u>	<u>28,5 %</u>	22,4 %
<b>Total</b>	<b>100,0 %</b>	<b>100,0 %</b>	<b>100,0 %</b>	<b>100,0 %</b>	

$p = 0,00$ ;  $\text{Khi}^2 = 291,91$ ;  $\text{ddl} = 12$  (TS).

La relation est très significative.

Les éléments sur (sous) représentés sont soulignés.

Source : « À l'écoute des visiteurs » 2015, DGP-DPP, MCC.

Ces résultats interrogent et nuancent le rôle de la famille comme organe de reproduction sociale d'une pratique culturelle légitime. Si cette fonction de la visite en famille peut perdurer – la part d'adultes appartenant aux classes supérieures (17%) le montre – il apparaît aussi que les adultes peu familiers de ce type de pratique, issus des classes moins favorisées, viennent plus souvent dans une configuration familiale. Dans quelle mesure celle-ci permet-elle à des adultes peu habitués des musées à en franchir les portes ?

Une partie de la réponse réside dans l'horizon d'attentes spécifique des visites en famille. En comparaison avec la visite solitaire dont la perspective d'une expérience émotionnelle et/ou d'un apaisement en sont les principaux motifs, quand l'attente d'un rapport esthétique ou d'une confrontation de points de vue joue pleinement dans une visite entre adultes, le projet de la visite en famille avec des enfants se conçoit d'abord comme un moment de partage, de détente et de découverte. Les musées de Sciences et Techniques ainsi qu'une partie des musées d'Histoire semblent pour l'instant y répondre le mieux. Une autre partie de la réponse se découvre en explorant de manière approfondie les motivations de la visite qui éclairent la manière dont les fonctions de la famille contemporaine incitent à la sortie au musée.

## Une variété de motivations, entre intérêts individuels et enjeux collectifs

La visite de musée est moins un acte de consommation que de « réception d'une proposition de sens », en reprenant l'expression de Passeron<sup>17</sup>. L'équipement muséal est une proposition négociée par les visiteurs. Les familles rencontrées se l'approprient quelles que soient les missions déterminées par les conservateurs et concepteurs d'expositions. Si les fonctions de connaissance, d'éducation et de délectation mentionnées par la loi sur les musées de France<sup>18</sup> correspondent à des usages réels des visiteurs en famille, la visite remplit aussi d'autres rôles. Certes, le musée est un lieu éducatif mais dans une acception plurielle et il est tout autant un lieu de l'« être ensemble », et un lieu d'affirmation et de positionnement identitaire, comme l'identifient les entretiens qualitatifs et comme le mesure l'enquête quantitative.

### *Convivialité et être ensemble*

Le partage participe très fortement des motifs de la visite familiale – pour trois familles sur quatre. L'organisation de la vie quotidienne, le rythme et la conciliation des temps sociaux et professionnels expliquent cette attente de convivialité : la rareté des moments passés en famille génère des exigences de qualité. Partager au musée signifie échanger, dialoguer : il s'agit de « faire du commentaire » pour vivre l'expérience collectivement<sup>19</sup>. Dans les entretiens, les parents précisent que chacun apporte quelque chose à la situation, en fournissant des informations et en réagissant aux questionnements et observations des enfants. Dans ces situations qui peuvent s'assimiler à de la coéducation, parents et enfants, avec leurs compétences respectives, construisent ensemble leur perception d'un objet. Si l'espace d'exposition est le support d'une sociabilité familiale au présent, la visite se prolonge aussi par un dialogue ultérieur, contribuant à la construction de la mémoire familiale. Un autre bénéfice de la visite est l'exploration et la découverte de l'autre. Plongé dans un environnement inhabituel, l'enfant se comporte différemment que dans l'univers domestique ; c'est l'occasion pour le parent de découvrir ses réactions et des facettes inconnues de son identité :

*« Je trouve ça passionnant de le voir s'émerveiller, découvrir ou au contraire ne pas aimer bon... les goûts ils sont là spontanément naturellement... donc je trouve ça super! [...] C'est pour moi aussi, c'est pour moi parce que c'est mon regard sur mon fils qui découvre des choses de plus en plus. Donc ça... sinon ce serait pas ma place... » (mère, 44 ans, infirmière).*

Les bénéfices de cette observation s'inscrivent alors dans la relation familiale, dépassant le temps et l'espace de la visite. L'enfant, quant à lui, découvre les goûts et intérêts de ses parents et de sa fratrie. Cette situation lui permet de se positionner par rapport aux membres de la famille, d'interroger la convergence ou la divergence de leurs goûts, d'exprimer les siens.

17 PASSERON J.-C., « Consommation et réception de la culture », *Le(s) public(s) de la culture*, O. DONNAT et P. TOLLILA (dir.), Presses de Sciences-Po, Paris, 2003, p. 387.

18 Loi n° 2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France, article 1<sup>er</sup>.

19 SINGLY F. de, « La famille individualiste face aux pratiques culturelles », *Le(s) public(s) de la culture*, O. DONNAT et P. TOLLILA (dir.), *op. cit.*, p. 43-59.

### *Éducation et bénéfices scolaires*

Parallèlement, dans plus de trois familles sur quatre (76 %), la visite suscite des enjeux éducatifs, fondés sur une représentation du musée comme lieu de savoir et d'éveil. Exprimée différemment dans les entretiens, cette motivation n'est pas sans lien avec l'institution scolaire : l'école est prescriptrice et/ou bénéficiaire, elle peut impulser la visite *via* l'incitation d'un enseignant, en écho à une sortie (répétition) scolaire ou au programme. La visite s'affirme ainsi souvent comme un investissement éducatif des parents, qui peuvent alors se positionner comme médiateurs du contenu. Cette stratégie correspond à l'évolution des modes de reproduction sociale au cours du xx<sup>e</sup> siècle : l'école fixant, par le diplôme, la valeur sociale de l'individu, la famille cherche à tout prix à favoriser la réussite scolaire de l'enfant<sup>20</sup>. La visite de musée s'inscrit alors dans cet objectif, la fonction éducative de la visite étant particulièrement invoquée par les adultes peu familiers des musées. Néanmoins, pour une famille sur cinq, la visite cristallise des problématiques de transmission du capital culturel : les parents souhaitent le développement ultérieur d'une pratique de visites et désirent transmettre un goût (« le bon goût ») ou des valeurs caractéristiques de leur milieu social. Une mère venue visiter avec sa fille le musée d'Orsay positionne explicitement la visite comme une pratique de distinction : « *c'est pour lui apprendre autre chose que le soleil et la plage... et pour lui donner une vivacité intellectuelle que d'autres n'ont pas.* » Elle reconnaît que « *c'est une question on va dire quelque part d'élitisme intellectuel* » (mère, 32 ans, parent au foyer). Ce processus, participant d'un mode de reproduction plus traditionnel consistant à transmettre des styles de vie afin de garantir une position sociale<sup>21</sup>, se manifeste lors de la visite de musées d'Art, beaucoup moins dans ceux de Sciences et Techniques ou d'Histoire.

### *Plaisir et épanouissement de l'enfant, ambiguïté parentale*

Les parents se trouvent aussi face à l'injonction d'épanouissement et de construction identitaire de l'enfant – fonction plus récente de la famille contemporaine liée à la psychologisation de la société. C'est ainsi qu'à travers la visite, plus de la moitié des parents cherchent à faire plaisir à l'enfant et à favoriser son développement personnel. Ils expliquent identifier ses centres d'intérêts en amont ou vouloir, en se rendant dans un musée, l'aider à révéler ses goûts. Le discours de ce père (36 ans, cadre supérieur) venu avec ses enfants à la galerie de Paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle illustre cette démarche :

*« On les emmène dans des musées pour que ça les éveille un petit peu... en touchant un petit peu à tout peut-être que ça déclenchera une vocation... je sais que tout ce qui est dinosaure ça l'intéresse, peut-être qu'il sera paléontologue j'en sais rien... mais je ne veux pas les emmener voir uniquement des trucs qui me plaisent à moi ce serait pas bien... ».*

20 *Id.*, *op. cit.*, 2007.

21 BOURDIEU P., DARBEL A., *op. cit.*, 1969.

Cependant, si les parents souhaitent favoriser l'épanouissement de l'enfant, c'est à travers une activité culturelle valorisante et des champs d'intérêts bien balisés comme on l'entend ci-dessus. Cette ambiguïté corrobore l'analyse plus globale des pratiques culturelles familiales qu'en fait François de Singly<sup>22</sup>, soulignant la position instable des parents, lesquels oscillent entre attention, respect des envies de l'enfant, et exigence pédagogique.

### *Plaisir personnel de l'adulte : entre compromis et concession*

Évoqué dans un groupe familial sur trois, l'intérêt personnel de l'adulte participe de manière secondaire à la visite : il est révélateur du positionnement identitaire de l'adulte qui se présente d'abord comme parent. Néanmoins ce statut parental peut être difficile à concilier avec l'identité individuelle. La dimension statutaire apparaît pesante voire frustrante dans le discours de certains adultes, qu'ils s'intéressent à l'exposition ou qu'à l'inverse ils y portent peu d'intérêt. Les propos de ce père (37 ans, maître de conférences) tenus à la fin de l'entretien, qui se rend régulièrement au muséum national d'histoire naturelle avec son fils de 5 ans, en sont révélateurs :

« (Enquêteur) – Et vous auriez pu venir seul dans ce musée ?

(Père) – Oui... mais ça m'arrive rarement...

(Enquêteur) – Ça vous arrive rarement ?

(Père) – À chaque fois que j'y suis j'ai envie d'être tout seul parce que je me dis là je passerais bien une demi-heure de plus à regarder ça ou ça mais... les choses sont ce qu'elles sont. »

Pour autant, on assiste aussi à la mise en œuvre de stratégies de compensation destinées à réduire les frustrations de certains parents : ainsi, une même exposition peut être visitée à deux reprises par l'adulte, en famille et seul ou entre amis ; ou encore la sphère muséale peut être segmentée entre des établissements dévolus à la visite en famille et d'autres réservés à la visite individuelle.

L'éclairage de la morphologie des familles et de ce qui se joue quand elles viennent au musée montre combien l'acte de visiter en famille est pluridimensionnel, oscillant entre plaisir et contrainte, entre devoir et loisir, concernant tant le groupe familial et son fonctionnement que chaque individu à titre personnel et statutaire. Il apparaît aussi que les fonctions de la famille contemporaine, celles de la réussite scolaire et de l'épanouissement de l'enfant, incitent et participent de la sortie au musée, notamment pour des parents peu habitués de cette pratique comme on le détaillera plus tard.

## **Du déroulement de la visite...**

### *Positionnements des parents dans l'exposition et vis-à-vis de l'enfant*

Suivant les motivations évoquées précédemment, les projets éducatifs et l'antériorité de leurs pratiques, les parents adoptent des comportements différents dans

---

22 *Id., op. cit.*, 2003.



la visite par rapport au contenu et par rapport à leur enfant<sup>23</sup>, ce que l'on peut à la fois observer *in situ* et entendre dans leurs discours<sup>24</sup>.

Dans une première posture, les parents se positionnent comme des « accompagnateurs-assistants » : c'est l'enfant qui fait ses apprentissages, de manière autonome, en relation directe avec l'exposition. Le parent s'efface, prend ses distances et ne réapparaît que lorsqu'il est sollicité, pour répondre aux questions. Ainsi il s'extrait de la rencontre de l'enfant avec le musée pour favoriser une interaction directe de l'enfant avec l'exposition. Cette prise de distance peut aller jusqu'à la disparition du parent qui fait appel à un tiers, médiateur ou conférencier, afin que l'enfant vive son expérience muséale en dehors de lui, ne se sentant pas toujours suffisamment compétent pour une première visite avec son enfant, ou bien préférant une découverte autonome.

Dans un deuxième cas récurrent, le parent se présente comme « médiateur-démonstrateur » du contenu auprès de l'enfant : le registre de la transmission domine alors le discours. Suivant les spécialités et compétences des adultes, il leur est plus facile de se positionner comme médiateur dans les musées scientifiques ou dans des musées d'Art, ou encore d'Histoire. Mais dans certaines situations, le rapport éducatif se trouve renversé : c'est l'enfant qui se positionne comme médiateur, bénéficiant d'une expérience plus développée que le parent – soit par le biais d'une visite scolaire soit par des acquis préalables sur le contenu, les collections. Le parent accepte d'autant plus cette relation inversée qu'elle est inhabituelle et finalement valorisante à l'égard de son statut parental. Dans un dernier cas, il s'agit de coéducation, d'un véritable échange dans la relation au contenu entre parent et enfant. Chacun apporte une contribution selon ses compétences et intérêts. Dans ce type de positionnement, les parents insistent surtout sur les différences de regards, percevant dans ces échanges un intérêt tant éducatif qu'affectif et social de la visite.

Pour permettre la réalisation de ces positionnements mais aussi pour en induire de nouveaux au sein d'une même famille, les expositions peuvent proposer des dispositifs variés où enfants et parents pourront accomplir, voire jouer de ces différents fonctionnements.

### *Cohésion ou séparation : des espaces et expôts qui stimulent différents comportements*

Convivialité, coéducation, plaisir et enrichissement individuel : la visite en famille polarise des attentes multiples voire ambivalentes. Comment la muséographie de l'exposition, dans son ergonomie physique et conceptuelle, peut-elle répondre voire concilier les besoins d'autonomie de chaque individu, l'envie de partage, et permettre aux adultes d'exercer leurs fonctions parentales ?

23 Les positions qu'ils adoptent ont à voir avec les processus d'apprentissage en famille décelés par Hilke et Dierking. HILKE D. D., "Strategies for Family Learning in Museums", *Visitor Studies – 1988 : Theory, Research and Practice*, Jacksonville : Center of Social Design, 1988, p. 120-134 ; DIERKING L. D., "The Family Museum Experience : Implications from Research", *Journal of Museum Education*, vol. 14 n° 2, 1989, p. 9-11.

24 JONCHERY A., VAN-PRAËT M., « Sortir en famille au musée : optimiser les négociations à l'œuvre », *La place des publics. De l'usage des études et recherches dans les musées*, J. EIDELMAN, M. ROUSTAN et B. GOLDSTEIN, la Documentation française, Paris, 2007, p. 147-159.

Outre les contraintes inhérentes à chaque établissement, la muséographie peut proposer des espaces et des dispositifs favorisant des situations de partage et de dialogue et d'autres où la cohésion du groupe n'est pas nécessaire. L'enquête par entretien itinérant à la maison de Chateaubriand<sup>25</sup> a ainsi permis d'identifier que les pièces et objets suscitant le plus d'interactions entre les parents et les enfants étaient des lieux – la salle à manger, la chambre, les objets de cuisine ou de toilette. De même, dans l'étude des comportements des familles autour des dispositifs interactifs du centre de sciences et techniques de Montréal<sup>26</sup>, les dispositifs favorisant l'attraction mais surtout la rétention et les échanges au sein du groupe familial, proposaient des contenus en lien avec la vie quotidienne, avec des éléments expérimentés par chacun des membres présents – par exemple des thématiques autour de l'alimentation, du sommeil, de l'empreinte écologique.

Outre les choix de contenus, la forme de la mise en exposition peut aussi accroître les possibilités de questionnements partagés entre les visiteurs, adultes et enfants. La muséographie de la redondance<sup>27</sup> consistant à développer un même thème sur des supports muséographiques diversifiés et contigus, semble une des voies particulièrement efficaces. C'est du moins l'une de celles qui peuvent concilier deux motivations potentiellement contradictoires des groupes familiaux au sein des expositions : promouvoir l'autonomie de l'enfant, mais aussi favoriser les stratégies de coéducation. Dans le concept de muséographie de la redondance, chaque dispositif est en effet conçu comme autosuffisant et, pour chaque thème exposé, l'un des dispositifs vise le public enfant tandis que d'autres s'adressent aux visiteurs adultes. Ainsi, chaque thème, à travers des supports aux contenus redondants, favorise des échanges sur une même question entre membres du groupe familial. Les visiteurs en famille peuvent se séparer et se retrouver, ils échangent des impressions, changent de statut au sein du groupe, l'enfant pouvant par exemple devenir médiateur auprès de l'adulte, si ce n'est du contenu, du moins souvent de l'usage du dispositif, en particulier lorsqu'il s'agit de multimédias interactifs<sup>28</sup>.

## ... À la construction d'une pratique en famille

### *Formation et élaboration de la pratique familiale de visites*

Dans de nombreux entretiens, les parents expliquent commencer les visites en famille par les musées de Sciences. Selon eux, ce type de lieux est le plus approprié pour débiter la pratique, tant par ses thématiques et ses objets que par les représentations qui lui sont associées : un espace plus flexible et moins sacralisé. À l'inverse, le musée d'Art paraît moins abordable et souvent moins facile d'accès.

---

25 JONCHERY A., *op. cit.*, 2001.

26 JONCHERY A., BERNARDIN S., *op. cit.*, 2002.

27 VAN-PRAËT M., « Connaitre ses visiteurs, démarche douloureuse ou aide à la création des expositions », *Sciences au musée, sciences nomades*, B. PELLEGRINI (dir.), Georg éd., Genève, 2003, p. 199-214.

28 VAN-PRAËT M., « Visiteurs et multimédias, essai de compréhension des relations au sein d'une exposition », *Fourth International Conference on Hypermedia and Interactivity in Museums*, Archives and Museum Informatics éd., Paris, 1997, p. 25-35.

Ce résultat éclaire et explique les fréquentations familiales plus faibles des musées d'Art. Néanmoins, ceux-ci sont visités dans un second temps et figurent ainsi l'évolution de la pratique : des musées différents se succèdent suivant l'âge des enfants.

La pratique familiale de visites n'est pas innée : elle nécessite un apprentissage tant pour les enfants que pour les parents. Ceux-ci n'abordent pas facilement leurs « échecs », leurs « visites ratées », mais peuvent les évoquer au détour de la conversation. Deux écueils récurrents s'expriment : d'une part, des visites de musées réalisées trop tôt, à un âge où l'enfant ne peut y trouver son compte, et où des problèmes d'accessibilité – aux poussettes par exemple – et d'accueil font obstacles à la visite ; d'autre part, le transfert du mode individuel de visite à la pratique familiale. La tendance première consiste en effet à reproduire le mode de visite de l'adulte, entraînant une lassitude rapide des enfants notamment dans les musées d'Art. Certains parents cherchent néanmoins à habituer l'enfant à leur rythme de visite, lui apprennent à rester longtemps en multipliant les visites mais ce processus est moins répandu que celui de l'élaboration d'un mode de visite spécifique au contexte familial. Celui-ci se construit dans le temps. Évoluant souvent d'un enfant à l'autre, l'aîné endurant les tâtonnements des débuts de la pratique familiale, tandis que les cadets bénéficient de l'expérience. L'expérience enfantine des parents peut aussi participer à la construction d'un mode familial de visites : les parents opèrent certains ajustements selon leurs souvenirs et leurs ressentis en modifiant certains paramètres de la visite comme la durée, la fréquence, le choix des musées.

Au fil des visites, les parents inventent des manières diverses de visiter en famille : certains créent un jeu de reconnaissance des œuvres, d'autres usent de livres pour enfants sur le sujet pour préparer et scander la visite, le matériel de dessin est très souvent emmené lors des visites des musées d'Art, un Cédérom ou DVD est visionné avant la visite, un enfant est chargé du plan du musée et de conduire le groupe, etc. Des usages personnels de visites familiales s'inventent et s'élaborent, évoluent suivant le développement de la familiarité et de l'expérience, d'une part, suivant les évolutions du groupe familial et des individus, d'autre part.

### *Le temps de la visite en famille*

La période durant laquelle se déroulent les visites en famille est déterminée par l'âge des enfants. Les limites fluctuent : la pratique commence avec des enfants entre 3 et 6 ans pour la moitié des familles. Si certains parents évoquent ces visites-poussettes comme une pratique subie par les enfants, répondant uniquement aux intérêts personnels, ils sont minoritaires. Il s'agit plutôt, pour nombre d'entre eux, d'une initiation, d'une familiarisation au musée, articulée à un projet de transmission et de développement d'une pratique ultérieure. Le commentaire de cette mère (40 ans, technicienne) : « *il faut les amener au musée suffisamment tôt pour qu'ils y retournent à 20 ans... sinon c'est fichu!* », résume cette logique de visites et explique la précocité de la pratique.

Mais c'est à partir de 6-7 ans que commencent les visites pour une majorité de familles. La correspondance entre le début de la pratique de visites et l'entrée à l'école primaire de l'enfant a un sens : avec l'apprentissage de la lecture, l'enfant acquiert une maturité intellectuelle lui ouvrant les portes du musée. La visite

correspond ainsi symboliquement à une autonomie de l'enfant, participant presque d'un rite de passage, figurant alors un temps spécifique dans la vie de la famille.

Ce temps n'est pas illimité. Le cycle de vie de la famille définit aussi la fin de la pratique de visite, correspondant en général à l'entrée dans l'adolescence des enfants : dans les entretiens qualitatifs, la limite de 14 ans est la plus répandue.

Si la pratique familiale apparaît donc à la fois linéaire, balisée dans le temps par l'âge des enfants, elle est aussi discontinue, interrompue puis reprise dans le cas des familles nombreuses ou recomposées, marquée par des phénomènes de ruptures, liés à la naissance des enfants. Intermittente et cinétique, elle apparaît donc faite de successions et d'interruptions.

### Rythmes et cycles de pratiques

La fréquence de la visite en famille est variable : la visite a lieu de manière occasionnelle, une à deux fois par an, pour 40% des groupes familiaux rencontrés, voire moins d'une fois par an pour 15% d'entre eux. Mais des pratiques cycliques, plus structurées, sont identifiées, marquées par différentes périodicités. Par exemple, les visites peuvent suivre une saisonnalité : les musées sont affiliés à des activités d'intérieur, à des pratiques hivernales, tandis que l'été est consacré à des sorties en extérieur.

Dans l'année, elle peut opérer à une fréquence régulière : bimensuelle ou trimestrielle, voire mensuelle. Plus encore, la pratique de visite peut suivre une régularité de métronome et se dérouler par exemple une fois par mois, le dimanche. Cette périodicité révèle la place du musée dans la vie de la famille, celle d'une activité collective courante et structurante.

Phénomène minoritaire mais néanmoins remarquable, la visite d'un même musée, répétée à quelques années d'intervalles, figure l'avancée dans l'enfance, marque la croissance de l'enfant, comme un repère. Les visites sont suffisamment espacées pour que la perception de l'enfant évolue. Phénomène plus répandu, la visite d'un musée précis correspond à une visite effectuée au même âge par le parent. Elle a alors valeur de perpétuation, de transmission et d'actualisation d'une identité familiale, tout en servant de marqueur d'un temps qui passe et se relaie. Il s'agit bien d'un phénomène de transmission dans ce cas, moins de transmission d'une pratique que d'un rite ponctuel qui fait sens dans la mémoire familiale.

Ainsi, bien qu'inscrite dans un temps linéaire, la pratique familiale a une dimension cyclique. Ce caractère ne signifie pas reproduction à l'identique : chaque nouvelle visite bénéficie des expériences familiales antérieures.

La visite en famille apparaît ainsi comme une pratique en mouvement, en permanente construction suivant l'âge des individus et l'évolution de chacun. Non linéaire, elle évolue aussi suivant le cycle de vie de la famille et ses éventuelles recompositions. La compréhension sociologique de l'horizon d'attentes et de la construction de la pratique des visiteurs en famille éclaire les comportements identifiés lors de la visite : ainsi, la cohésion et l'autonomie des membres du groupe, les processus d'apprentissage, l'attitude des parents à l'égard des enfants s'enrichissent du sens donné par les familles à leur démarche, des enjeux de transmission, de partage et d'épanouissement de chacun. Voyons maintenant à l'échelle des adultes, puis des enfants ce qui se joue respectivement dans la visite en famille.

## Parentalité et musées : quand devenir parent transforme les pratiques

Du côté des adultes, la parentalité<sup>29</sup> implique une actualisation et un réaménagement des rapports aux musées. Dans une sociologie de la culture qui explore les liens des individus aux musées en sortant du cadre de la légitimité culturelle et de la détermination sociale, s'élabore une approche des « carrières de visiteurs », des manières d'être visiteur et d'entretenir des familiarités différentes à la sphère muséale suivant les cycles de la vie<sup>30</sup>. Les rapports à la culture, aux musées dans le cas présent, se construisent et se modifient tout au long de la vie des individus. Or, devenir parent implique un bouleversement identitaire et de nouvelles fonctions à assumer, le rapport à la culture des adultes se trouve, dans ce cadre, réinterrogé et questionné. Les pratiques de visites se voient alors recomposées, marquées par des phénomènes d'intensification ou de diminution, de substitution, voire d'émergence de nouvelles pratiques.

L'enquête par questionnaire menée auprès de 264 groupes parents/enfants a permis d'identifier et de recueillir trois types de pratique des parents : leurs pratiques de visites en famille, leurs pratiques de visite individuelle, sans enfant, et leurs pratiques avant d'avoir des enfants. La mise en relation de ces pratiques et de leurs fréquences fait émerger trois phénomènes principaux selon l'existence ou non d'une pratique muséale des adultes avant d'être parents, et son devenir. Des données qualitatives éclairent les processus à l'œuvre.

### Bouleversement et recomposition des pratiques

L'étude des trois types de pratiques corrélées conduit à séparer les familles pour lesquelles une pratique de visites préexiste à la naissance des enfants (quatre cas sur cinq) et les familles pour lesquelles la pratique des parents est rare voire inexistante avant la naissance des enfants (un cas sur cinq). Ces derniers cas sont étudiés dans la deuxième partie du chapitre.

D'une part, dans un cinquième des cas, les adultes ont maintenu la pratique de visite qu'ils avaient avant d'être parents, y adjoignant une pratique familiale. Ils aménagent leurs pratiques et peuvent leur assigner des lieux distincts : les visites en famille sont souvent associées aux musées de Sciences et Techniques où les adultes se positionnent d'abord comme parents et éducateurs, quand les musées d'Art correspondent plus souvent à des visites individuelles et à un temps pour soi. Cette mère de famille (48 ans, profession intermédiaire) détaille cette partition de la sphère muséale :

29 On nomme « parentalité » le moment où l'adulte devient parent, où à son identité intime se trouve articulée une identité statutaire, parentale. « D'origine anglophone, le mot *parentalité* (*parenthood*) se généralisa à partir de 1970 pour définir le parent d'après sa "qualité" de parent ou sa faculté d'accéder à une fonction dite "parentale". » Cf. ROUDINESCO, E., *La famille en désordre*, Fayard, Paris, 2002, p. 193.

30 EIDELMAN J., « Catégories de musées, de visiteurs et de visites », *Le(s) public(s) de la culture*, O. DONNAT et P. TOLLIA (dir.), Presses de Sciences-Po, Paris, 2003, p. 279-284.

« (Mère) – Ah, je ne serais pas venue seule [au musée de la Marine] c'est pas le genre de choses que je viendrai voir sans lui, je vais plutôt visiter des expos de peintures et des choses comme ça... donc là je viens pour l'accompagner.

(Enquêteur) – D'accord... vous venez pour lui... ?

(Mère) – Oui enfin ça fait aussi partie des choses à faire, c'est l'idée, c'est de faire quelque chose de culturel, oui, de culturel c'est important [...] il y a un côté devoir quand même quand on va en famille. Bon, il y a un côté loisir mais il y a aussi un côté devoir... alors que quand je vais seule voir une expo par exemple il y a pas ce côté devoir. »

Pluriels, les musées se voient adaptés à différents usages, régulant les intérêts identitaires des individus.

D'autre part, dans trois groupes sur cinq, la pratique personnelle des adultes est diminuée voire supprimée après la naissance des enfants : il y a alors substitution des visites individuelles au profit des visites en famille. Parfois, la substitution est volontaire : les visites familiales procurent plus d'agrément que les visites individuelles. Le contexte familial et les échanges renouvellent les rapports aux musées, redécouverts et réinvestis grâce à la parentalité. En témoignent ce père de famille (40 ans, ingénieur) :

« De toute façon on se déplace toujours en famille on se déplacera pas sans les enfants, ça c'est clair ! Non parce que c'est une autre façon de découvrir avec les enfants et... c'est plus sympathique parce qu'ils posent à chaque fois des questions et puis on visite même plus lentement avec les enfants... ça oblige à revenir même plusieurs fois. »

Néanmoins, la réduction de la pratique individuelle peut se trouver contrainte par le fonctionnement et l'organisation familiale : obstacles temporels et logistiques mais surtout freins symboliques expliquent ce phénomène. Les adultes privilégient alors leur statut parental : « Il y a quelques années quand j'étais à Reims et que je venais à Paris alors à ce moment-là je faisais les musées je faisais seul ou avec des amis... mais maintenant qu'elle est là je vais tout le temps avec elle quoi... je choisis des choses en fonction de son intérêt à elle » (père, 34 ans, cadre). Les musées deviennent alors des outils d'éducation ou d'épanouissement de l'enfant et non plus seulement d'intérêt et de délectation personnels. Ce processus génère parfois des tensions dans la pratique de visite pour l'adulte comme on l'a vu précédemment.

Dans ces deux phénomènes où la pratique en famille vient se substituer ou se cumuler à la pratique individuelle, le réaménagement s'accompagne d'une actualisation des rapports aux musées : le contexte familial permet la redécouverte de la sphère muséale, voire un élargissement de celle-ci, les adultes explorant des institutions pour eux inhabituelles, des médiations et des types d'expositions inconnus. Dans ces transformations de la pratique muséale, la parentalité n'a d'effets réducteurs que dans 17% des cas, et encore ces phénomènes apparaissent temporaires : en effet, ils sont pour partie liés au cycle de la famille. Les processus sont évolutifs, se modifient selon le stade de développement de la famille.

## Quand la parentalité fait naître une pratique de visites

### *Le statut parental, déclencheur de visites familiales*

Dans un cas sur cinq, les adultes visitaient très rarement des musées avant la naissance de leurs enfants. La moitié de ces groupes est composée d'adultes d'origine populaire, employés ou ouvriers. L'autre moitié compte des adultes appartenant aux classes moyennes inférieure et supérieure, exerçant des professions intermédiaires ou des professions intellectuelles supérieures. Cette stratification sociale correspond aussi au constat précédent : les adultes venus avec des enfants sont plus souvent issus des catégories populaires que les visiteurs seuls ou entre adultes et ils ont un capital de familiarité muséale bien moins élevé que les autres visiteurs.

Les entretiens qualitatifs éclairent le mécanisme à l'œuvre : pour ces adultes, le développement des visites familiales s'inscrit ici spécifiquement comme l'accomplissement de leurs fonctions parentales – éducatives notamment mais aussi d'épanouissement de l'enfant – sans désir personnel initial de visites ou bien satisfaisant un désir « refoulé ». Ainsi, certains parents n'expriment aucun intérêt personnel pour la visite, s'y rendant uniquement comme accompagnateur de l'enfant, dans un but pédagogique, de découverte ou de renforcement des savoirs scolaires. L'exemple de cette mère de famille (34 ans, ouvrière), rencontrée à la galerie de Paléontologie, révèle cette logique de visites :

« (Enquêteur) – Et qu'elle apprenne vous disiez aussi que c'était une des raisons de votre visite...  
 (Mère) – C'est important... énormément oui oui... qu'elle s'y intéresse déjà à son âge... qu'elle s'intéresse pour les musées donc... moi j'ai pas eu cette chance-là donc j'essaie de lui donner à elle... pour qu'elle apprenne... »

(Enquêteur) – Vous n'aviez pas l'occasion d'aller au musée étant enfant ?

(Mère) – Jamais... c'est depuis que j'ai eu la petite que je m'y intéresse un petit peu... mais sinon avant non... franchement non...

(Enquêteur) – C'est vraiment pour elle... »

(Mère) – Oui pour qu'elle apprenne... [...] »

(Enquêteur) – Et est-ce que vous seriez venue visiter ce musée seule, sans elle ?

(Mère) – Franchement ?

(Enquêteur) – Oui !

(Mère) – Non ! [...] écoutez franchement bon là ça m'intéresse parce que la petite est là... mais sinon franchement non... toute seule c'est pas pareil... je viendrais pas je pense pas non... »

L'institution scolaire facilite souvent cette démarche pour des adultes peu familiers des musées, la motivation éducative se trouvant au cœur de la visite. L'école prescrit, oriente et inspire le choix des musées : les visites scolaires et les thématiques abordées à l'école guident le groupe familial.

Alternative à cette logique, certains parents manifestent un intérêt pour les musées, intérêt qui n'a cependant pas suffi à engendrer la réalisation de visites. Mais le statut parental et la présence des enfants semblent favoriser le passage à l'acte. Ce père de famille, de niveau bac+2, venu avec sa femme et ses deux fils, explique ainsi son envie de visiter le Muséum national d'Histoire naturelle et simultanément, l'attente de « l'occasion » donnée par la parentalité :

« (Enquêteur) – Et est-ce que vous seriez venus seuls sans les enfants visiter ce musée ?

(Mère) – Je ne pense pas parce qu'on ne l'a pas fait jusqu'à présent... peut-être toi...

(Père) – Oui moi, oui je pense parce que... je l'ai visité ça fait déjà longtemps mais je travaille pas très très loin... donc c'est vrai que je passais là régulièrement et puis en fin de compte j'ai jamais eu vraiment l'occasion... [...] parce que moi j'ai un enseignement agricole donc c'est vrai qu'on a un peu abordé des petites choses qu'on peut retrouver dans ces musées-là donc c'est... c'est peut-être pas très personnel mais ça m'intéresse... en même temps je sais pas si j'aurais eu l'occasion... on a attendu que les enfants soient plus grands. »

Pour ces adultes éloignés des musées, devenir parent peut ainsi créer les conditions d'une rencontre avec la sphère muséale : l'identité statutaire, parentale facilite l'accès au musée, autorise aussi à surmonter une forme de timidité culturelle. La visite en famille correspond ici à une expérience de socialisation au musée, non seulement pour les enfants mais aussi pour leurs parents.

### Compenser ou rompre une non-pratique

Dans les entretiens menés auprès de ces adultes, un autre processus s'exprime également : la visite participe d'un projet parental de rattrapage culturel, l'adulte souhaitant initier ses enfants à la visite de musées, rompant et compensant ainsi l'absence de cette pratique culturelle. Il s'agit d'une démarche de socialisation culturelle nourrie par un manque ressenti par l'adulte.

#### **Portrait de famille n° 1 Un projet parental de rattrapage culturel : « je veux pas qu'à eux ça leur arrive »**

Mère de deux garçons de 7 et 11 ans, cette aide-soignante de 37 ans est moteur dans l'organisation des visites de musées, même s'il arrive que son mari (38 ans, électricien) y participe ponctuellement. La visite de musée s'inscrit dans une démarche plus large de sorties culturelles : « on essaie de sortir une fois par mois, de faire des sorties ce qu'on appelle culturelles, ça passe par des expositions, des concerts, ou le cinéma ». Cette démarche répond à sa propre trajectoire : elle a été très peu initiée aux équipements culturels étant enfant, le ressent aujourd'hui comme une difficulté et a décidé de transmettre<sup>31</sup> à ses enfants plusieurs pratiques culturelles afin qu'ils ne ressentent pas ce « manque ». Durant l'entretien, elle développe longuement l'origine de ce projet éducatif qu'elle a mis en place :

« (Enquêteur) – Et vous-même quand vous étiez enfant vous alliez au musée ?

(Mère) – Non jamais, c'est pour ça que je métais dit, je ferai différemment avec mes enfants. Jamais j'avais été à un spectacle, des trucs comme ça, jamais. Donc voilà j'ai fait l'inverse, j'ai pris le contre-pied. Après, je sais pas ce qui leur restera... mais au moins ils auront été au Louvre une fois, ils auront... il y a trois semaines on a été aux Folies Bergère voir un spectacle, et moi j'avais jamais été donc je leur ai dit. [...] C'est comme ça qu'on essaie de les éduquer, et puis leur père c'est pareil, bien qu'il nous suive pas tout le temps, je sais qu'il aime bien quand ça se passe comme ça. Parce que lui-même il a jamais fait de sorties autres que... les trucs classiques, la

31 Par transmission, on entend le processus consistant à faire passer un goût, une pratique, des parents vers l'enfant. Ce cas précis s'apparente à une démarche de diffusion auprès de l'enfant d'une activité non pratiquée par la mère : c'est une des modalités possibles de transmission, celle-ci pouvant aussi consister en une reproduction d'une pratique ou d'un intérêt parental, voire en une reproduction d'une non-pratique ou d'une aversion.



*télévision tout ça et ça manque, en tant qu'adulte on se rend compte que ça manque. Donc je me dis pour eux je vais pas leur faire ça.»*

Les visites en famille sont donc animées de cet objectif d'ouverture culturelle, de transmission de ressources que la mère elle-même n'a pas reçues étant enfant, et qui aujourd'hui peuvent lui manquer, dans sa vie d'adulte.

*« (Enquêteur) – Pour vous, l'objectif quand vous les emmenez visiter une exposition ou un musée ?  
 (Mère) – Les ouvrir, les ouvrir à la culture. Qu'ils sachent ce que c'est... parce que je suis sidérée quand des fois on fait des jeux d'énigmes, et on pose des questions par exemple "qui est Picasso ?". Ils savaient pas. Donc c'est là où je me suis rendu compte que si je le faisais pas, je me suis dit ce serait pas bien. Moi je vois j'ai pas beaucoup de culture par rapport au côté artistique et tout ça et des fois je me dis quand on discute avec des adultes qui connaissent un minimum, on se retrouve bête. Et je veux pas qu'à eux ça leur arrive. Donc voilà c'est pour ça que je fais ça.»*

Ainsi, la visite en famille cristallise des enjeux de démocratisation culturelle : le « temps de la famille », que l'on soit adulte ou enfant, met en jeu la construction et l'actualisation des rapports aux musées, étape dans la « carrière de visiteur » des individus. À ce moment s'ouvrent alors de nouvelles potentialités dans les rapports à l'institution muséale, notamment pour des adultes jusque-là peu visiteurs. Après avoir étudié en quoi la parentalité modifie les pratiques de visite(s) des adultes et génère, à travers les visites en famille, de nouvelles relations aux musées, on peut analyser comment le contexte familial participe à la construction des rapports aux musées des enfants. Pour ce faire, on mobilise une enquête qualitative qui a spécifiquement étudié cette question auprès de vingt-quatre enfants et de leurs parents, lesquels ont participé séparément à des entretiens semi-directifs menés à leur domicile. Il s'est agi de solliciter le point de vue de l'enfant, de le considérer comme un acteur social à part entière, permettant de sortir « d'une représentation de l'enfant comme passif car dépendant d'une organisation gérée par les adultes<sup>32</sup> ». Les entretiens portaient sur leurs fréquentations des musées, leurs expériences de visites et leurs représentations de cet équipement culturel.

Comme on va le voir, le contexte familial influe de diverses manières sur les rapports des enfants aux musées<sup>33</sup>. Des processus d'imprégnation des comportements culturels parentaux (partie III) se dégagent et se conjuguent aux effets des visites familiales, d'une part (partie IV), au poids du regard parental sur la pratique, d'autre part, pour les enfants ne fréquentant pas ces lieux en famille (partie V). Comme le montrent les portraits détaillés, l'enfant construit ses rapports aux musées en combinant les influences, en incorporant certains paramètres et en se distanciant d'autres. L'analyse suivante sépare ces éléments pour mieux saisir leur sens et modalités d'actions.

32 DANIC I., DELALANDE J., RAYOU P., *Enquêter auprès d'enfants et de jeunes : objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 47.

33 Il ne s'agit en aucun cas de prévoir les futurs comportements de visites des enfants rencontrés – les travaux sur les carrières de visiteurs ont justement montré que les attitudes de l'enfance n'auguraient pas des comportements adultes à l'égard des musées – mais d'interroger leurs rapports aux musées et de fournir des éléments de réflexion sur les paramètres qui influent sur leurs réactions. Cf. GOTTESDIENER H., VILATTE J.-C., *L'Accès des jeunes adultes à l'art contemporain. Approches sociologique et psychologique du goût des étudiants pour l'art et de leur fréquentation des musées*, Ministère de la Culture et de la Communication, coll. « Les travaux du DEPS », 2006.

## Méthodologie et mode d'analyse des réactions des enfants

Les vingt-quatre enfants enquêtés, autant de filles que de garçons, sont âgés de 8 à 11 ans<sup>34</sup>. La moitié de l'échantillon comprend des enfants réalisant au moins une visite familiale de musée par an et l'autre moitié est constituée d'enfants visitant plus rarement ou jamais en famille<sup>35</sup>, ceci pour éprouver l'influence de la socialisation familiale aux musées sur les réactions de l'enfant, sachant que celui-ci découvre aussi les musées par l'intermédiaire de l'école – l'origine francilienne des enfants rencontrés facilitant l'existence de visites scolaires. Les caractéristiques de chaque enfant et de son milieu familial sont mentionnées au fur et à mesure des exemples donnés.

S'inspirant des travaux de Kaufmann<sup>36</sup> sur les positionnements identitaires, les réactions des enfants ont été catégorisées en quatre types : le retrait, le rejet, l'adhésion et l'adhérence. Cette dernière réaction est proche de l'adhésion : elle témoigne d'une appréciation positive mais peu argumentée, homogène à l'égard de toutes les expériences de visites, lesquelles font l'objet d'une mémorisation souvent faible et approximative.

Type de réaction	Description et caractéristiques	Nombre d'enfants...	
		visitant des musées en famille	ne visitant pas ou peu de musées en famille
Adhésion*	Appréciation très positive, intérêt pour les musées perceptible à la fois dans la mémorisation des visites réalisées et dans les goûts exprimés. Avis argumentés voire critiques de certains musées et médiations.	9	7
Adhérence	Appréciation très positive mais peu argumentée. Mémorisation parfois faible, imprécise. Appréciation homogène de la sphère muséale, aucune critique.	2	2
Rejet	Aversion exprimée à l'égard des musées et de la pratique de visites.	1	1
Retrait	Indifférence, investissement très limité dans les visites. Peu de ressentis exprimés, faible mémorisation.	0	2

\* Des types d'adhésion sont ensuite discernables au sein de cette catégorie, suivant les ressources et bénéfices des visites qu'identifient les enfants. On le verra à travers les portraits de famille développés.

34 À cet âge, les enfants ont acquis la pensée opératoire, sont capables de symboliser verbalement leurs expériences et savent lire. Ces compétences ont du sens pour la visite de musée et sa réception mais aussi pour la réalisation des entretiens. La limite d'âge supérieure permet d'écarter les problématiques propres à l'adolescence.

35 Ce sont les parents qui ont défini en amont leur appartenance à l'une ou l'autre catégorie. Dans quelques cas, leur catégorisation a pu sembler en décalage avec les pratiques décrites lors de l'entretien, certains minimisant leur pratique. Leur déclaration initiale est révélatrice du regard porté sur une pratique culturelle, que l'on intègre ou non en fonction d'une image de soi.

36 KAUFMANN J.-C., *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004. S'inspirant de la typologie d'Hirschman publiée dès les années 1970, Kaufmann dégage trois modes d'expression identitaire : « exit » évoque le retrait, le repli, « voice » correspond à l'expression du désaccord, de la protestation, de l'explosion émotionnelle, « loyalty » s'apparente à l'adhésion, l'incorporation.

## De l'imprégnation des modèles culturels parentaux

Avant même d'initier ou non leurs enfants à la visite, les parents exposent un engagement ou une attitude de retrait à l'égard des musées, par leurs pratiques ou absence de pratique de visites. Ce comportement culturel agit par imprégnation, à la différence des stratégies éducatives d'inculcation d'une pratique – dont nous étudierons les effets ci après. Comme l'explique Sylvie Octobre à l'échelle des loisirs culturels : « leurs propres répertoires de loisirs et leur propre implication dans certaines activités [...] forgent un modèle agissant sur l'enfant<sup>37</sup> ». Quelle action le modèle parental exerce-t-il sur l'enfant à l'échelle de la pratique de visite ?

Les parents rencontrés sont pour certains très investis dans la pratique de visite, pour d'autres totalement en retrait de celle-ci, avec des trajectoires et des « carrières » de visiteurs différentes. Leurs pratiques muséales – menées pour eux-mêmes et non à titre parental, leurs comportements à l'égard des musées semblent effectivement influencer sur les réactions des enfants et leur intérêt pour cette pratique culturelle. Sont examinés tour à tour les effets de la pratique parentale sur l'adhésion de l'enfant, notamment quand les pratiques parentales sont hétérogènes, et enfin l'effet du retrait des parents à l'égard de la pratique de visite sur les réactions de l'enfant<sup>38</sup>.

### Effets de la pratique parentale et transmission d'une adhésion ?

« Si on a des parents ou des frères et sœurs qui s'intéressent à l'art, ça va nous donner envie de s'intéresser à l'art et ça va nous inciter... alors que si personne dans notre famille n'aime ça, peut-être que nous on va se dire "ça veut dire que ça n'a pas d'intérêt", voilà. » Ce propos d'Éva (9 ans), rarement formulé par d'autres enfants, explicite avec lucidité le processus d'imprégnation à l'œuvre, dans lequel elle s'inscrit en voyant sa sœur, son père (51 ans, architecte) et plus récemment sa mère (41 ans, avocate) s'intéresser et visiter des musées. L'engagement parental voire l'attachement de l'adulte à la pratique de visite suscite un premier intérêt, une curiosité de l'enfant, au départ tout du moins, et même si d'autres facteurs – comme le déroulement des visites en famille – interviennent ensuite.

Parmi les neuf enfants dont au moins un parent manifeste un intérêt personnel pour les musées, huit d'entre eux<sup>39</sup> expriment une adhésion à la pratique de visite

37 OCTOBRE S., « La fabrique sexuée des goûts culturels », *Développement culturel*, n° 150, 2005, p. 6.

38 Sur les 12 enfants réalisant des visites en famille, pour 4 d'entre eux le couple parental développe un intérêt personnel pour les musées ; pour 5 enfants, un seul des parents est investi dans cette pratique ; enfin pour 3 enfants, le couple de parents manifeste peu d'intérêt personnel. Cette dernière attitude correspond à celle des parents des 12 autres enfants rencontrés qui visitent rarement en famille.

39 Parmi les enfants exposés à un intérêt muséal et à une pratique de leurs parents, un enfant adopte une posture de rejet de la sphère muséale. Il semble que l'insistance du projet parental visant à transmettre à l'enfant un goût artistique inhibe ici toute imprégnation des goûts et intérêts parentaux et génère au contraire le rejet. Le cas de Zoé (8 ans) est développé dans la partie suivante.

– adhésion totale ou pour certaines catégories de musées –, ce qui renforce l'hypothèse d'une imprégnation de l'attitude parentale.

C'est à la lumière des réactions d'adhésion des enfants dont un seul parent porte un intérêt personnel aux musées, que le fonctionnement de ces processus se précise : l'hétérogénéité des positions parentales révèle comment l'enfant se montre perméable à un modèle plutôt qu'à l'autre. Son adhésion aux musées se construit en lien avec cette dualité de modèles, dans un rapprochement identitaire auprès du parent pratiquant et intéressé. Deux processus émergent alors, suivant le sexe du parent visiteur. D'une part, le parent concerné peut imprimer à la pratique muséale une identité de genre et favoriser une attraction sexuée pour la pratique. L'imprégnation d'une pratique et d'un goût maternel pour la visite de musée peut agir comme l'incorporation d'une pratique féminine, à l'exemple d'Inès (portrait de famille n° 2).

### **Portrait de famille n° 2**

#### **Inès : incorporer une pratique culturelle féminine**

Âgée de 10 ans, Inès apprécie les musées d'Art et d'Histoire et les châteaux qu'elle visite en famille, et ponctuellement avec l'école. Son intérêt pour ces établissements se caractérise par un discours très construit autour de la médiation, essentielle dans son appréciation. Elle évoque la médiation orale, tant lors d'une visite du musée du Louvre avec sa sœur aînée (« *j'ai trouvé que Léonie m'expliquait très bien, moi j'aime bien quand on m'explique bien* »), que lors de visites guidées : « *j'aime bien avoir des guides mais il y a des guides qui expliquent très très mal et ça je trouve que [...] si il y a des enfants, qu'ils parlent aussi un peu plus pour les enfants* ». Elle apprécie aussi les supports écrits : « *Quand on a des fiches à remplir moi je trouve ça amusant* », « *Mais ce que j'aime bien sinon dans les musées c'est qu'il y a des petites choses pour les enfants. [...] Par exemple des activités, on a un petit livret et là on a un crayon à papier et on écrit ce qu'on voit, on a des questions* ». L'audioguide fait aussi l'objet de son propos, préférant cet outil à la médiation écrite : « *parce qu'aussi je trouve que la dame ou le monsieur qui est dans... qu'on écoute parle bien, explique bien, que dans les livrets de temps en temps on comprend pas tout* ». Ainsi, son adhésion aux musées semble très liée à la médiation qui lui donne accès au contenu, voire à une certaine autonomie dans la visite.

Les visites en famille sont principalement initiées par la mère d'Inès (46 ans, au foyer, bac+2). Son père (48 ans, cadre supérieur) est plus en retrait, moins moteur, comme l'explique la mère : « *Comme son père est pas là du tout pendant la semaine, donc le week-end elle peut aller au cinéma ou à la piscine avec son père mais sinon pas de sortie de musées* ». L'enfant ressent qu'il est personnellement moins attiré par cette pratique culturelle que sa mère : « *Maman elle fait des expositions, elle fait beaucoup d'expositions mais sinon non, papa pas trop* ». Sa mère réalise en effet beaucoup de visites et développe cet intérêt dans l'entretien. Elle exprime une préférence pour les visites solitaires : « *En général je vais vous dire, moi j'aime bien être seule. Donc j'adore faire les trucs toute seule, j'adore aller au cinéma toute seule, j'adore aller aux expositions toute seule, je suis mon rythme [...]. Donc ça me prend, je pars à Paris et puis je vais voir une expo comme ça* ».

Inès est la cadette d'une fratrie de cinq enfants, comprenant trois frères et deux sœurs. Or pour sa mère, la visite de musées est plutôt une activité féminine, prisée par les filles – sachant aussi que c'est elle et sa propre mère qui accompagnent les visites familiales : « *J'ai l'impression que ça plaît plus aux petites filles, mais c'est idiot de dire ça, mais comme j'ai eu trois garçons avant j'ai dû oublier... avec Léonie, c'est vrai que maman était plus jeune à l'époque, elle prenait facilement ses petits-enfants et elle les emmenait voir tous les musées, les expos, les machins, elle les sortait beaucoup, donc je pense que c'est un peu comme ça qu'Éléonore a pris goût ! Et les garçons un peu*

*moins peut-être, c'est moins leur truc, ils sont plus physiques donc les garçons... enfin les miens, mes garçons à moi, les autres je sais pas !*» Ainsi, la pratique de visites revêt une identité féminine au sein du cercle familial.

Les visites en famille se déroulent donc principalement entre femmes : *« Quand j'y vais, j'y vais avec ma mère et j'emène Inès. Mais Inès a dû vous le dire je sais pas, c'est que moi maman va très lentement et Inès elle court à droite à gauche, donc elle fait des allers et retours ! [...] elle a les codes pour faire ce qu'elle a à faire, audio guide ou guide enfant elle nous dit bien ce qu'il faut prendre, elle se trompe pas, oui et puis ils ont comme ça une grande autonomie de s'arrêter devant les tableaux qui peuvent leur dire quelque chose »*. Cette dernière phrase fait écho à la description d'Inès de sa façon de visiter : *« Moi souvent je regarde, je lis un peu, et après... mais maman et ma grand-mère elles vont plus lentement donc moi je leur dis "je vous attends, quand j'ai fini ma visite je vous suis", et après je reviens les attendre. »* Cette autonomie dans l'espace révèle un mode de découverte assez solitaire de l'exposition, ce qui n'est pas sans rappeler le goût pour les visites solitaires de sa mère.

Ainsi, les rapports d'Inès aux musées se sont construits à travers des visites en famille empreintes d'une identité féminine. L'intérêt maternel s'est transmis uniquement à ses filles, à sa fille aînée qui poursuit des études d'histoire de l'art, ainsi qu'à Inès, la cadette, mais non à ses trois fils. On peut supposer que l'adhésion d'Inès soit le fruit d'une imprégnation du comportement maternel qui agit comme l'incorporation d'une pratique féminine. Notons aussi que sa relation aux musées semble faire écho au mode de visite maternel – très indépendant – puisqu'Inès goûte et investit les musées à travers la médiation à l'œuvre dans l'exposition, et l'autonomie que celle-ci lui apporte.

À l'inverse, il arrive que l'intérêt muséal soit porté par le parent du sexe opposé à celui de l'enfant et que l'adhésion de ce dernier y fasse écho. L'exemple de Manon (portrait de famille n° 3) montre combien l'intérêt pour les musées d'un père très occupé et dont l'attention est recherchée, suscite une accroche pour l'enfant, un comportement mimétique et comment cette imprégnation teintée de bénéfices affectifs s'autonomise pour évoluer vers la construction d'une pratique individuelle.

### **Portrait de famille n° 3**

#### **Manon : de la socialisation paternelle à une pratique personnelle**

Âgée de 10 ans, Manon apprécie les visites de musées d'Art. Elle évoque ses visites familiales du musée du Louvre, de musées à l'étranger et les expositions du Grand Palais, s'attardant moins sur les visites scolaires, plus rares. Le regard qu'elle pose sur les musées est positif – elle relie ce goût à son intérêt pour l'histoire – mais aussi critique, usant régulièrement d'un *« ça dépend »* pour répondre aux questions, évoquant l'ennui si la visite est trop longue, trop lente ou le guide peu agréable.

C'est le père de Manon<sup>40</sup> (49 ans, juriste) qui initie et organise les visites. Les rapports de sa mère (45 ans, éducatrice) aux musées sont plutôt distants, celle-ci affirmant dès le début de l'entretien : *« c'est pas ma préférence naturelle »*. Elle invoque à plusieurs reprises un manque de culture (*« J'ai peu de culture » « je n'ai pas de culture artistique »*) et explique n'avoir pas été familiarisée à cet équipement étant enfant : *« on nous a peu emmenés, on a peu développé ça chez nous. Donc je le fais peu avec mes enfants, ça joue aussi »*. Elle délègue donc cette activité à son mari : *« c'est*

40 Lors de la rencontre avec les parents, il n'a pas été possible de rencontrer le père de Manon, celui-ci étant trop occupé par son travail selon son épouse.

*lui qui décide et qui propose, c'est lui qui prépare, c'est lui qui fait visiter*». Manon perçoit bien les implications et les goûts différents de ses parents pour cette pratique culturelle : « *Papa je sais qu'il aime bien les musées, qu'il aime bien visiter, qu'il aime bien découvrir... Maman elle suit papa.* »

Au début de l'entretien, Manon associe immédiatement les visites de musées aux sorties au Louvre avec son père : « *Papa m'y entraîne assez souvent, enfin plus trop maintenant mais avant il m'emmenait au Louvre le premier dimanche du mois.* » Manon étant la cadette d'une fratrie de quatre enfants, ses visites du Louvre apparaissent comme des moments privilégiés passés avec son père. Aujourd'hui ces visites du dimanche sont plus rares, en raison d'obligations religieuses et familiales et de la charge de travail de son père, lequel en organise néanmoins lors de vacances. Moteur dans ces visites, le père en est aussi le guide, ce que reflètent les propos de Manon comme ceux de sa mère : « *mon mari il est assez... Il est quoi ? Directif ? Oui il fait le guide, il vous laisse partir mais le peu qu'il a à dire il ramène tout le monde pour le dire.* »

Manon justifie la position de son père par son savoir et son goût de l'histoire : « *il aime beaucoup l'histoire, donc c'est vrai qu'il connaît bien les musées, les choses comme ça.* » Elle partage d'ailleurs cet intérêt pour l'histoire, nécessaire selon elle pour apprécier les musées : « *si on n'aime ni l'histoire ni la géographie ce serait un peu dur de visiter un musée. Pour moi ce serait un peu dur.* » Ce goût la rapproche de son père et elle se montre très sensible à ses prescriptions de visites, même si cela peut parfois lui coûter :

« (Enquêteur) – *Toi par exemple est-ce que ça t'arrive de te forcer (pour aller dans un musée) ?*

(Manon) – *Oui parfois. Quand je vois que ça fait plaisir à papa et qu'il me dit que ça me plairait, là je me dis il vaut mieux y aller, parce que lui il me connaît bien, il sait que ça va me plaire donc il vaut mieux que j'y aille.* »

L'enfant perçoit ainsi la valeur des musées aux yeux de son père, et que les visites en famille peuvent permettre un partage stimulant. Elle ressent aussi la motivation éducative de celles-ci : « *Parce qu'il y a une exposition qu'il aimerait bien voir, qu'il pense que ça m'intéresserait, qu'il pense que c'est bien de visiter les musées et qu'il faut que je sache un petit peu... enfin qu'il faut que je voie un peu des œuvres, des œuvres dont on va parler en classe.* »

Parmi ses expériences, Manon dit avoir préféré sa visite la plus récente, celle de l'exposition « Marie-Antoinette ». Elle l'a réalisée « *toute seule* » selon ses mots, c'est-à-dire hors du contexte familial (« *mon père m'a déposée [...] j'ai retrouvé la guide avec un groupe d'enfants, et on a fait la visite* »). Certes son père a pu stimuler la visite car il connaissait la guide, mais Manon se positionne comme actrice dans la motivation de la visite : « *[une idée de visite] de lui et de moi aussi parce que j'aimais bien Marie-Antoinette et j'avais envie de voir l'exposition.* » Il ressort de cette expérience qu'elle en a d'autant plus profité qu'elle s'était documentée avant : « *j'ai beaucoup aimé, parce que j'avais lu des livres avant donc c'était plus intéressant [...] comme j'avais lu des livres avant sur Marie-Antoinette, du coup ça m'intéressait d'en savoir un peu plus.* » Ainsi, cette première visite autonome se double d'une autonomie dans l'approche du contenu. La visite devient sienne, la pratique jusqu'ici familiale devient une pratique personnelle. La conclusion finale de Manon corrobore cette autonomie de la pratique, l'accompagnement paternel n'étant plus indispensable :

« (Manon) – *L'exposition de "Marie-Antoinette" j'avais beaucoup aimé même si j'avais pas un bon entourage, donc l'entourage c'est pas vraiment...*

(Enquêteur) – *Pas un bon entourage, c'est-à-dire ?*

(Manon) – *Je connaissais personne.*

(Enquêteur) – *Oui.*

(Manon) – *L'entourage c'est pas toujours très important, mais c'est plus sympa.*

(Enquêteur) – *C'est plus sympa, par exemple en famille ?*

(Manon) – *Oui. Là j'étais toute seule mais j'étais bien absorbée par le sujet donc ça me gênait pas tellement.* »

Dans le discours de Manon, on voit combien les visites avec son père ont été des initiations importantes, cette socialisation paternelle entraînant à la fois une valorisation et un attachement

aux musées. Le retrait de la mère autour de cette pratique laisse aussi le « champ libre » à l'enfant, évitant une trop forte pression (cf. l'exemple de Lucie, portrait n° 4) et permettant une adhésion aux musées qui la rapproche de son père.

Dans son récit des premières visites, le père apparaît moteur (« *il m'entraîne* »), tandis qu'elle est plus passive. Mais aujourd'hui Manon se définit comme actrice, dans cette première visite « seule » d'une exposition, hors du contexte familial et scolaire. Cette visite inaugure une pratique personnelle : « *l'entourage* » n'est plus si important, relayé par la préparation préalable, sa connaissance du sujet qui lui permette d'apprécier la visite et de stimuler son intérêt. Ses rapports aux musées évoluent, passant d'un « plaisir d'ordre familial », affectif à un « plaisir d'ordre psychosocial<sup>41</sup> » car elle réussit elle-même une visite hors de la famille. L'intérêt paternel pour les musées a agi par imprégnation auprès de l'enfant qui ensuite s'en émancipe.

Cependant, l'hétérogénéité des comportements parentaux peut aussi générer un positionnement plus instable, plus complexe de l'enfant. Si le fonctionnement familial induit des tensions entre les parents, l'enfant, face à des pratiques et rapports aux musées différents, se trouve dans une configuration où l'adhésion à l'un ou l'autre a un sens au-delà du comportement culturel. Lucie (portrait de famille n° 4) manifeste des réactions ambivalentes à l'égard des musées, que son père apprécie et visite, seul ou en famille, alors que sa mère exprime un rejet de ces lieux, qui l'attirent car elle s'intéresse à l'art mais la répugnent dans leur forme et dans les souvenirs scolaires qu'ils suscitent. La position de l'enfant apparaît alors complexe, celle-ci adhérant à ces lieux, tout en mémorisant très peu ses visites, et ne parvenant pas à argumenter ses réactions.

### **Portrait de famille n° 4**

#### **Lucie : entre socialisation paternelle et rejet maternel des musées**

Dans le cas de Lucie (10 ans), on peut hésiter à qualifier son rapport aux musées d'« adhésion », dans le sens où elle exprime un véritable goût pour la visite dans une partie de l'entretien tout en manifestant par moments une réelle distance, proche de la posture de retrait, vis-à-vis des musées. Elle semble avoir mémorisé peu de visites, en particulier peu de visites en famille (« *j'y vais pas souvent avec mes parents* »), évoquant surtout une visite scolaire du musée d'Orsay et une visite d'un musée avec ses grands-parents – qu'elle a appréciées. Malgré tout, ses récits de visites sont assez approximatifs, témoignant d'une faible implication.

Pourtant, dans son propos s'exprime parfois le plaisir de la contemplation des œuvres, de la confrontation aux objets, plaisir qui l'étonne elle-même, qu'elle ne s'explique pas. Ce plaisir lui paraît particulièrement antithétique avec son aversion pour l'histoire :

*(Enquêteur) – Toi tu dirais que tu es intéressée ou pas, par les musées ?*

*(Lucie) – Ça dépend ce que c'est... les tableaux c'est joli mais... c'est bien mais... les objets ça te dit ce que c'est que la préhistoire. Enfin j'aime bien voir les objets mais j'aime pas l'histoire.*

*(Enquêteur) – Tu n'aimes pas l'histoire ?*

*(Lucie) – Non pas du tout.*

*(Enquêteur) – D'accord, pourquoi ?*

*(Lucie) – Déjà je suis pas très bonne, enfin je suis pas du tout bonne, et... Je sais pas, je trouve pas ça intéressant.*

41 HATCHUEL F., *Savoir, apprendre, transmettre. Une approche psychanalytique du rapport au savoir*, La Découverte, Paris, 2007, p. 115.

(Enquêteur) – D'accord. Et pourtant tu aimes bien les objets ?

(Lucie) – Oui. J'aime bien les objets mais pas l'histoire.

(Enquêteur) – Les objets ils racontent une histoire des fois ?

(Lucie) – Parfois, enfin... Oui, je sais pas... c'est juste que j'aime bien et je sais pas pourquoi. [...] Par exemple, c'est un moment un peu... Je sais pas comment expliquer... Tu regardes un tableau, tu le trouves joli, tu peux t'asseoir, tu te dis "il est génial ce tableau", enfin tu t'assois dans un endroit qui est pas très calme mais qui est agréable.»

Cette oscillation entre adhésion et distanciation s'éclaire à la lumière du comportement culturel de ses parents et de leur rapport à cet équipement muséal.

Les visites en famille sont organisées par le père de Lucie (41 ans, chercheur). Celui-ci apprécie ces lieux, après une initiation enfantine plus mitigée et une redécouverte du plaisir de visiter à l'âge adulte. Aujourd'hui père de trois filles – Lucie est la cadette –, sa pratique évolue et devient plus familiale. Il évoque plusieurs visites avec ses filles, à Paris et à l'étranger : «*aux dernières vacances de Pâques, j'ai emmené les filles en vacances à Paris, c'est-à-dire qu'on est allés en fait s'installer dans l'appartement de mes parents et là on a fait un certain nombre de musées*». Il cite notamment la Fondation Cartier, le Centre Pompidou, l'Orangerie. Ces visites se sont bien déroulées : «*"Louise Bourgeois", c'est passé très bien parce que c'est vraiment des choses extraordinaires et pour les enfants c'est très frappant. Et les autres étaient courtes, c'est des expositions... c'est suffisamment court dans la durée pour que les enfants puissent tenir, donc ça s'est très bien passé en fait.*» Pourtant Lucie n'en parle pas, et elle semble avoir peu mémorisé ces visites.

La mère de Lucie (42 ans, ingénieur) a une attitude très différente. La première partie de l'entretien témoigne de leurs visions très distinctes, et la discussion houleuse qui s'instaure au sein du couple révèle de profonds désaccords :

«(Enquêteur) – Est-ce que ça vous arrive d'aller dans des musées, ou est-ce que ça vous est arrivé ?

(Mère) – Oui on l'a fait, quand on était aux États-Unis, on l'a abondamment fait, en fait.

(Père) – Non j'objecte sur le mot "abondamment".

(Mère) – On a été dans tous les grands musées américains de la côte, là où on était.

(Père) – On y est allé un petit peu.

(Mère) – On s'est tapé ceux de Washington, on s'est tapé ceux de New York... .

(Père) – On est allé une fois à Washington pour regarder les musées, une fois sur trois ans, et on a fait les quelques musées qui étaient sur la ville où on était.»

Leurs divergences portent surtout, outre la fréquence des visites, sur la muséographie et la médiation. La mère de Lucie préfère les musées américains aux musées français, les premiers privilégiant selon elle la rencontre avec l'œuvre tandis qu'elle reproche aux seconds une abondance d'informations. Le père de Lucie explique, lui, la nécessité de médiation autour des œuvres :

«(Mère) – L'art c'est des émotions et c'est la mise en perspective et encore une fois c'est une histoire de rencontre et d'émotions et je pense que ça c'est beaucoup mieux traité en Amérique à mon avis, dans les grands musées que j'ai vus. [...] il y a toujours encore une fois peu d'informations, on peut l'avoir et tout ce qui est privilégié c'est la mise en situation, par exemple il y a des très beaux murs avec des très belles peintures qui ne font que mettre en valeur l'œuvre, encore une fois. Et c'est grandiose et il y a vraiment la rencontre, et c'est ce que j'aime. Je suis désolée... .

(Enquêteur) – Ah non non c'est très intéressant, vous avez des points de vue différents... .

(Père) – Je suis en complet désaccord, on est en complet désaccord sur ça. Parce que pour moi c'est vrai que c'est hyperimportant que les choses soient recadrées historiquement, c'est-à-dire que justement le fait de présenter à plat quelque chose qui est juste un tableau ou une statue, ça peut être parfois des choses qui sont artistiques ou juste historiques, mais l'un comme l'autre, si c'est pas remis en contexte pour moi c'est extrêmement dur à appréhender.»

Ainsi les musées cristallisent des visions différentes du rapport au savoir et à l'art, chacun des parents défendant avec vigueur sa position.



Plus précisément, la mère de Lucie a un rapport ambivalent aux musées. Elle exprime d'abord un rejet de ces lieux, qualifiés de «*tombeaux*». Elle ressent un «*trop plein*» d'informations, au Louvre par exemple : «*on en a trop bouffé, on a envie de vomir le trop d'informations*». Elle évoque des souvenirs d'enfance négatifs, des visites où elle se sentait complexée, qu'elle relie aux cours d'histoire, matière détestée. Par ailleurs elle a de très bons souvenirs des musées américains qu'elle apprécie, comme évoqué ci-avant, pour la liberté dans la rencontre avec l'œuvre. Opposant fermement les institutions muséales françaises et américaines, elle se refuse à fréquenter les musées français, seule ou avec ses enfants : «*je ne suis jamais allée aux musées avec eux parce que j'aime pas être enfermée*».

En quoi le rapport aux musées de ses parents éclaire-t-il les réactions de Lucie ? Les musées sont un sujet de division entre ses parents ce qui peut expliquer sa difficulté à se positionner, préférant garder une certaine distance et une moindre implication, notamment semble-t-il dans le cadre des visites avec son père dont elle n'évoque aucun souvenir.

Elle partage la même aversion que sa mère pour l'histoire – caractère identitaire des femmes de la famille, comme le souligne la mère de Lucie : «*J'ai horreur de l'histoire, j'ai toujours eu du mal, mes filles me diront que c'est génétiquement inscrit dans notre famille !*» Le lien établi par sa mère entre l'histoire et les musées apparaît d'ailleurs assez encombrant pour Lucie qui, si elle n'aime pas non plus cette matière, apprécie pourtant certains aspects de la visite de musée, notamment la vision des objets. Contrairement à sa mère, elle n'a pas de mauvais souvenirs de visites enfantines, et ses expériences de visite lui ont permis à l'inverse de ressentir un certain plaisir dans la contemplation des œuvres.

La réaction de Lucie souligne ainsi combien le comportement culturel et l'attitude d'un parent, ici de la mère, peuvent influencer grandement sur la réception d'une pratique familiale menée avec l'autre parent. Le rapport assez paradoxal de l'enfant au musée semble ainsi répondre aux positionnements de ses parents. Oscillant entre deux modèles, elle balance entre un réel intérêt et une attitude de retrait, entre imprégnation du goût paternel et fidélité à la posture maternelle.

Ainsi, l'hétéropraxie parentale à l'égard des musées engendre des effets différents selon la dynamique familiale. Celle-ci peut faciliter l'imprégnation d'un modèle parental, d'une adhésion offrant des bénéfices affectifs notamment, ou à l'inverse brouiller les images et avantages de la pratique de visites.

## L'imprégnation d'une posture de retrait

Des recherches sur la transmission des pratiques culturelles – n'intégrant pas la fréquentation des lieux de patrimoine – ont mis en lumière la force de la reproduction négative, montrant que «*le comportement culturel des parents exerce bien, en soi, un effet important sur le comportement culturel de l'enfant [...et que] dans la plupart des cas cet exemple parental semble intervenir de façon plutôt "négative" [...] c'est la posture de retrait qui se transmet le mieux*<sup>42</sup>». Parmi les familles rencontrées où les parents manifestent une attitude de retrait vis-à-vis des musées, les enfants expriment pourtant des réactions différenciées. Les sources et origines du retrait parental éclairent ces réactions.

42 OCTOBRE S., JAUNEAU Y., «*Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle*», *Revue française de sociologie*, 49-4, 2008, p. 704-705.

Le retrait parental lié à une forme de timidité culturelle, un sentiment d'illégitimité ou un manque de confiance semble avoir une incidence particulière sur les réactions des enfants, que ce soit par la transmission d'une posture de retrait ou dans l'infléchissement d'une adhésion initiale. Les réactions de Clément et d'Anaïs (portraits de famille n° 5 et 6) en témoignent, chacun se montrant particulièrement perméable à la posture de leurs parents à l'égard des musées : c'est ce type de retrait qui se transmettrait le mieux.

En revanche, lorsque le retrait parental n'est pas lié à la timidité mais à un contexte familial qui n'inscrit pas les musées dans la culture d'origine – les parents étant issus de pays ou de cultures où le patrimoine est plutôt immatériel par exemple –, il n'agit pas de la même manière. Les réactions apparaissent liées, d'une part, au regard parental posé sur l'enfant et les musées, au sein d'un projet éducatif global, et, d'autre part, à la situation scolaire des enfants qui accèdent aux musées par l'école (cf. p. 52 et suivantes), l'imprégnation en tant que telle du retrait des parents semble dans ces cas, difficile à isoler.

### **Portrait de famille n° 5** **Clément : quand se penser visiteur est difficile**

Clément, âgé de 11 ans, manifeste un intérêt très modéré voire une relative indifférence à l'égard des visites de musées. Il en a une certaine expérience, *via* l'école mais aussi *via* sa famille. Il évoque notamment les visites d'un planétarium, du musée d'Orsay, du Louvre ou de la Grande Galerie de l'évolution, et de salons (de l'automobile, des jeux vidéo). S'il a plutôt aimé ces derniers, ses appréciations sont approximatives et mitigées, qualifiant d'un « ça va » plusieurs visites, ou expliquant qu'il a aimé « comme ça ». Ses avis modérés s'accompagnent d'une faible mémorisation du contenu des visites. Ces souvenirs apparaissent très flous, reflétant un faible investissement. Il exprime finalement un certain retrait à l'égard des musées, expliquant que cette pratique le motive peu, sans qu'il la rejette réellement. Ses propos reflètent son ressenti d'une pratique pesante, en témoigne par exemple sa réception d'une visite scolaire du musée d'Orsay :

« (Clément) – *Oui ça a été.*

(Enquêteur) – *Ça t'avait plu ?*

(Clément) – *Normal.*

(Enquêteur) – *Qu'est-ce qui ne t'avait pas trop plu dans la visite ?*

(Clément) – *J'aime pas trop aller au musée.*

(Enquêteur) – *Oui ? Pourquoi t'aimes pas trop ?*

(Clément) – *Je sais pas, je préfère rester à la maison, ou sortir avec mon copain.*

(Enquêteur) – *Qu'est-ce qui t'ennuie ou qui te déplaît quand tu vas là-bas ?*

(Clément) – *Visiter. [...] parce que parfois ça m'intéresse pas trop, c'est pour ça. »*

Il a visité plusieurs musées en famille, ce que l'on découvre lors de l'entretien mené avec sa mère, puisque lui-même les a peu mémorisés. Quant aux pratiques de ses parents, il perçoit son père (43 ans, plombier) comme non visiteur (« *il habite à Lille. Et non, de toute façon quand j'y vais on n'y va pas* »), et sa mère et son beau-père comme des visiteurs rares, ponctuellement intéressés par des sujets précis.

La mère de Clément (42 ans, infirmière) avait déclaré lors du premier contact qu'elle visitait peu de musées en famille, moins d'une fois par an. En réalité, l'entretien révèle sa curiosité et une pratique plus soutenue que sa déclaration ne le laissait entendre. Peu familiarisée aux musées étant enfant, elle a découvert les musées à son arrivée à Paris, il y a quelques années. Elle relie d'ailleurs sa pratique à ses déplacements en métro, expliquant que « *dans le métro c'est marqué les expositions. Donc je les voyais et j'y allais* ».

Elle déclare visiter peu de musées seule, ponctuellement avec son ami, mais surtout en famille avec ses enfants. La motivation de partage et de convivialité est essentielle, expliquant que même seule avec son fils elle ne s'y rendrait pas : « *Ah oui oui on y va vraiment en famille, on n'y va pas, moi je vais pas au musée toute seule avec Clément, ça me viendrait jamais à l'idée. [...] C'est un moment où on partage, on partage tous ensemble quoi, comme ça après on peut en discuter... C'est plus sympa.* »

À cette motivation de partage s'ajoute une motivation de découverte et d'apprentissage, mais aussi de confrontation à des objets vrais, authentiques. Choissant les thèmes en fonction des intérêts de la famille, elle évoque les visites de l'exposition Titeuf, Star Wars, d'une exposition sur Walt Disney, sur Tintin, ou encore du musée du Louvre. Alors qu'elle se présentait comme peu investie dans cette pratique, son regard critique sur les objets présentés et les muséographies, trahit une expertise acquise au cours de ses visites. Elle apprécie peu par exemple les espaces ouverts avec des îlots d'expôts, préférant des parcours plus formels :

« (Mère) – *Il y a des musées qui sont très bien, je crois que la meilleure expo ça a été sur Mickey (au Grand Palais), parce que c'était la plus guidée, je pense qu'on a besoin d'être guidé.*

(Enquêteur) – *Guidé dans l'espace ?*

(Mère) – *Oui. Le Zizi Sexuel c'était n'importe quoi, en plus ils ont pas aimé parce qu'il y avait des endroits interdits aux parents, il y avait des parents qui rentraient dedans ça les a énervés [...]. Je crois que le mieux c'était Mickey, Star Wars c'était le bordel, parce que tout était là mais on comprenait pas comment... À la Villette c'est souvent ça, c'est pas très pédagogique. »*

En dépit de cet intérêt pour les musées, de sa réflexion, et surtout de ses expériences, elle ne se considère pas comme visiteur de musées<sup>43</sup>. Régulièrement durant l'entretien, elle minore et minimise sa pratique essentiellement familiale, réagissant par exemple alors que je souligne sa fréquence de visites : « *Pas tout le temps non plus, hein ?* » Quand elle explique le déroulement des visites, il semble qu'elle ne se positionne pas comme visiteur, relativisant la durée de la visite et son intérêt : « *Avec Sarah on est allée une fois au Louvre, c'est ma grande, on y est allée une fois ou deux. Mais bon je m'ennuie vite, ça me saoule assez vite. Et puis je suis assez debout dans mon travail en ce moment, donc quand il faut encore que je reste debout...* »

Autour des musées et des visites, le dialogue parent-enfant apparaît à la fois franc et peu nourri. Clément exprime facilement son déplaisir ou sa lassitude lors des visites en famille, sa mère respectant ses réactions : « *Si j'en ai marre, elle dit "on va bientôt rentrer" ou "on va sortir"* ». Les discussions après la visite sont rares selon la mère :

« (Enquêteur) – *Et est-ce que ça vous arrive de reparler de vos visites de musées ?*

(Mère) – *Sur le coup mais après non.*

(Enquêteur) – *Sur le coup vous en parlez un peu après ?*

(Mère) – *Oui oui, mais ça dépend une fois de plus des musées. Mais bon comme vous l'avez compris, on n'est pas des fans ! [rires]*

(Enquêteur) – *Vous n'êtes pas des fans mais vous y allez quand même.*

(Mère) – *Oui oui on y va de temps en temps. Non on en reparle très peu après... »*

Quant aux visites scolaires, la mère de Clément porte sur elles un regard plutôt positif : « *je trouve que c'est bien parce qu'ils doivent relier par rapport à leur cours, je suppose qu'ils font des liens par rapport au cours et cetera. [...]* et oui ça m'évite de le faire ! [rires] ». Pourtant Clément perçoit peu l'intérêt de sa mère, laquelle le dispense éventuellement de ce type de visite : « *même si j'ai pas envie d'y aller avec l'école, ma mère elle me fait un mot et puis j'y vais pas.* »

43 « *Les pratiques déclarées seraient moins des pratiques que des discours qu'on s'autorise inégalement à tenir sur ses propres pratiques, à la fois en fonction de l'image qu'on s'en fait et du rapport à l'image de soi.* » Cf. EIDELMAN J., CORDIER J.-P., LETRAIT M. et al., *L'espace muséal et ses publics : catégories administratives, catégories de la recherche et catégories « spontanées » des visiteurs*, Rapport de recherche en réponse à l'appel d'offre du département Évaluation et Prospective, Centre de recherche sur les liens sociaux, CNRS, 2002.

La réaction de retrait de Clément à l'égard des musées, sa mémorisation approximative des visites et des lieux, son peu d'investissement pourraient en partie s'expliquer par la posture de sa mère, qui intègre difficilement les musées à ses pratiques culturelles, alors même qu'elle en a visité un grand nombre. Si elle minimise sa pratique, elle dévalorise aussi son attitude pendant la visite, comme si le statut de visiteur n'était pas conciliable avec son identité. Son origine populaire et une découverte tardive des musées expliquent peut-être sa difficulté à se représenter elle-même comme visiteur, ou à s'autoriser cette identité. Quoi qu'il en soit, l'attitude de Clément reflète d'une certaine manière la posture de sa mère, surtout son désintérêt déclaré au départ et à plusieurs reprises vis-à-vis des musées, comme s'il cherchait aussi à ne pas s'investir dans une pratique avec laquelle la mère ne s'identifie pas comme visiteur.

### **Portrait de famille n° 6** **Anaïs : « j'aime bien quand même » (ou le temps du musée)**

Âgée de 9 ans, Anaïs est l'aînée d'une fratrie de deux enfants, c'est une enfant discrète et réservée au premier abord, considérée comme « *calme* », « *scolaire* » et « *appliquée* » par ses parents. Elle visite peu de musées en famille, mentionnant cependant une visite d'un musée de Préhistoire et une exposition au Muséum national d'histoire naturelle. En revanche, elle a visité beaucoup de musées avec l'école : elle évoque notamment les musées du Louvre, d'Orsay et du Quai Branly. Elle a particulièrement aimé la visite de ce dernier, notamment les masques exposés, ainsi que le mode de visite, d'abord en petits groupes avec une guide puis en visite libre. Elle a moins apprécié le musée du Louvre, jugé trop grand et fatigant, et le musée d'Orsay, dont les peintures « *des gens tout nus* » l'ont gênée, alors que les tableaux pointillistes l'ont impressionnée.

Ses différentes expériences lui ont permis de construire une relation personnelle aux musées, avec « *des choses que j'aime et des choses que j'aime pas* » qu'elle détaille et argumente. Les éléments déplaisants, peuvent être des œuvres (« *il y a des musées ils exposent des tableaux et c'est pas à notre goût* »), la longueur de la visite (« *quand le musée il est long et puis c'est un peu plus pour les grands et on comprend moins, ça c'est un peu ennuyant* »). En revanche, elle apprécie certains objets, certaines médiations conçues pour les enfants, et insiste sur le plaisir de la découverte : « *quand je découvre des choses que j'ai jamais vues, dans un musée par exemple que j'ai jamais vu et que je découvre, c'est assez bien parce qu'il y a des choses qu'on n'a jamais vues, jamais entendues, et ça j'aime bien quand même* ».

Ce « *quand même* » modère son lien positif aux musées. Et, en examinant de plus près son discours, un élément apparaît de façon récurrente. La problématique du temps, du temps de et dans la visite, se manifeste tout au long de l'entretien. Ainsi, quand elle raconte la visite du musée du Quai Branly, elle explique : « *on est passés vite fait mais j'ai quand même eu le temps de regarder* », ou encore au musée d'Orsay : « *il y en a un dans ma classe qui fait pas mal de bêtises donc du coup voilà on a perdu un peu de temps* ». Elle précise les contraintes scolaires pesant sur le temps de la visite, et en particulier le temps du regard et de la lecture : « *quand je suis avec la classe j'ai pas vraiment le temps de lire, je commence un peu à lire mais parfois la maîtresse elle nous dit "bon allez vous venez, ça y est vous avez eu le temps de regarder"* », se remémorant néanmoins qu'« *au musée du Quai Branly il y avait un moment j'ai eu le temps de lire parce qu'il y avait quatre ou cinq lignes à lire donc j'ai pris le temps de le lire* ». Finalement, elle apprécie la visite du musée si elle respecte son rythme : « *s'il est pas trop grand et qu'on prend tout le temps [...], faire à notre rythme, regarder à notre rythme les choses* ».

Cette problématique temporelle s'éclaire quand on examine les rapports de ses parents aux musées. Ceux-ci ont découvert les musées à l'âge adulte. Sa mère (40 ans, cadre supérieur) a notamment apprécié les musées Rodin et Carnavalet, mais s'est ennuyée dans des établissements plus grands comme le Louvre ou le musée d'Orsay (« *des fois moi les musées ça me semble long, enfin difficile si c'est trop long, trop grand* »). Le père (39 ans, commercial, en recherche d'emploi)

a, quant à lui, beaucoup apprécié les visites des musées d'Art, celle du Louvre notamment, où sa femme l'attendait à la sortie. Il s'est plus investi à titre personnel que son épouse, dans cette pratique de visites : *« j'y allais parfois quand j'étais en déplacement en province, je me permettais ça si j'avais un peu de temps ».*

La naissance de leurs enfants transforme leur pratique : pour le père, c'est un arrêt total des visites, que la mère conteste en remémorant quelques exemples de visites en famille. En approfondissant, il s'avère que ces quelques expériences ont été décevantes et difficiles à vivre pour le père, inquiet du comportement de ses enfants : *« On sait pas combien de temps les enfants peuvent se concentrer dans un musée, à partir de quel moment ils vont perdre le fil et ils vont commencer à jouer dans le musée, donc ça on veut éviter, on connaît pas les limites. »* L'autre raison de leur faible pratique réside dans leur emploi du temps et la grande part consacrée aux activités domestiques. Habitant dans un pavillon avec jardin en banlieue parisienne, ils expliquent que *« ces dernières années on a passé beaucoup de temps dans la maison ».* Pour conclure finalement que les musées :

*« (Mère) – Moi je trouve ça bien, après c'est vrai que nous... »*

*(Père) – On ne se donne pas le temps de le faire. »*

Ainsi le temps resurgit dans les propos des parents, avec la difficulté à trouver une place à la visite de musées dans l'emploi du temps. C'est cet argument que donne aussi Anaïs quand on l'interroge sur les visites parentales : *« ils ont pas trop le temps d'y aller ».* Et de raconter une anecdote de sortie programmée et finalement avortée *« parfois en fait mes parents ils me disent "on va aller là-bas ce week-end" et en fait ils avaient autre chose de prévu et du coup on peut pas y aller. Et comme le musée du Quai Branly on devait y aller mais comme il y avait autre chose à faire bon ben... Et après du coup j'y suis allée avec l'école, ça c'était un peu un coup de chance quand même ! ».* Elle semble regretter de ne pas faire plus de visites en famille, notamment des musées visités avec l'école : *« parfois il y a des musées j'aimerais bien y retourner et je leur demande quand est-ce qu'ils ont le temps, si pendant les vacances ils sont libres ».* Anaïs revient ainsi sur cette difficulté à trouver du temps pour l'activité muséale, ce qui fait sens avec la récurrence de la problématique temporelle de son discours. Elle perçoit combien les musées ont du mal à trouver une place dans la vie familiale, et que ses parents entretiennent un rapport ambivalent à cette pratique culturelle, non exempte d'une certaine frustration et culpabilité. Et à la fin de l'entretien, malgré sa curiosité, son goût pour la visite et ses propres demandes, Anaïs montre comment le comportement parental imprègne ses propres réactions :

*« (Anaïs) – Un mercredi maman elle m'a proposé que peut-être, un mercredi prochain ou un autre mercredi, on ira voir un musée au Muséum, mais bon. »*

*(Enquêteur) – Bientôt ?*

*(Anaïs) – Je sais pas. Mais comme le mercredi j'ai musique et c'est le solfège et j'aime bien le solfège quand même donc voilà.*

*(Enquêteur) – Tu hésitais un peu... »*

*(Anaïs) – Voilà. Si j'ai pas le choix j'irai.*

*(Enquêteur) – Au musée ?*

*(Anaïs) – Oui. Mais si j'ai le choix... »*

*(Enquêteur) – Tu préférerais la musique ?*

*(Anaïs) – Oui. »*

Alors qu'il est question d'une visite en famille, Anaïs privilégie finalement son emploi du temps habituel, plutôt que se rendre au musée. Sa réaction peut être interprétée comme une forme de mimétisme de la posture parentale, avec ce même rapport au temps, complexe et ambivalent, qui traduit la place difficile faite aux musées. Cette réaction s'accorde peu avec les propos qu'elle a tenus au cours de l'entretien – montrant une réelle adhésion à la pratique – mais fait écho à la difficulté de ses parents à intégrer les musées dans l'agenda familial, signe de l'imprégnation du retrait parental.

# Réflexions sociologiques et politiques publiques à destination des familles

Benoît Céroux

La famille contemporaine présente des contours différents de la famille traditionnelle. Ils apparaissent parfois diffus, fluctuants, insaisissables. Si les différences avec les modèles familiaux antérieurs sont réelles, replacées dans un temps plus long, les oppositions avec le modèle considéré aujourd'hui comme traditionnel sont moins saillantes, laissant entrevoir des axes de continuité. C'est ce chemin historique qu'emprunte, en premier, ce texte. Il s'agit ensuite de comprendre, plus particulièrement, l'émergence du modèle contemporain, en l'articulant aux modèles antérieurs. Le dernier mouvement examine les conséquences de l'organisation familiale contemporaine sur les politiques publiques, notamment autour de la conciliation des temps.

## De la famille d'une société rurale à la famille contemporaine

Plusieurs modèles (normatifs) se sont succédé au cours du temps, dont seuls les trois plus récents en Europe sont esquissés ici à grands traits : rural, industriel et contemporain. Ce dernier donne parfois l'impression d'une relative incertitude, en partie parce qu'il est sans doute encore en construction, en partie parce qu'il s'inscrit dans un contexte d'individualisation, c'est-à-dire à un moment où la définition des identités statutaires est mise au second plan : l'invention de la partition, l'authenticité de soi, rendent plus difficile à cerner les caractéristiques d'un rôle paternel – ce qui peut faire penser à de l'inconsistance, de l'instabilité<sup>46</sup>.

### Modèle de la société rurale

Globalement, le modèle rural va jusqu'à la Révolution française et correspond au modèle « traditionnel ». Il repose sur la religion, qui cimente la famille et la société : le père tire sa puissance de la religion, et il est d'autant meilleur père qu'il respecte les principes édictés par la religion<sup>47</sup>. La virginité et la fidélité de la femme sont les garants de la paternité dans la mesure où il n'y a aucune autre preuve possible de paternité. Cela est d'autant plus important que la société repose sur le respect de la tradition et sur la transmission du patrimoine. Cela détermine aussi la place de l'enfant comme maillon de la chaîne générationnelle. En fait, le souci

---

46 CASTELAIN-MEUNIER C., *Cramponnez-vous les pères ! Les hommes face à leurs femmes et à leurs enfants*, Paris, Albin Michel, 1992.

47 *Idem*.

de perpétuation de la lignée, de l'inscription dans la litanie des générations valorise le souvenir de ce que les ancêtres pensaient au détriment de ce que les individus peuvent penser par eux-mêmes. Le père occupe alors une place prépondérante car il est « l'organe de la tradition, l'interprète de la coutume, l'arbitre des mœurs<sup>48</sup> ». La déférence et le respect avec lesquels les enfants l'abordent teintent de crainte l'amour qu'ils ressentent pour lui.

## Modèle de la société industrielle (première modernité)

Avec la société industrielle, la paternité est désacralisée puisqu'elle ne repose plus sur l'incarnation dans la famille du pouvoir de Dieu. Il perd aussi une partie de son pouvoir puisque la loi ne lui reconnaît plus le droit de désigner son héritier (répartition à part égale entre les enfants légitimes avec le code Napoléon). Le père peut être critiqué, notamment en cas de carences – lorsqu'il dépense son salaire au bistrot par exemple, c'est-à-dire lorsqu'il détourne son revenu de la famille. Avec l'industrialisation, sphères familiale et professionnelle s'éloignent : « Le père transmet à son fils les valeurs de la société industrielle et l'initie. La mère transmet à sa fille son intériorité, son savoir-faire ménager<sup>49</sup>. »

Dans la *famille moderne*, du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1960, l'amour est possible dans le mariage, leur conciliation n'est plus antinomique, impossible, comme dans les périodes précédentes. L'attention portée à l'enfant, ainsi qu'à ce qui le concerne (par exemple sa santé et son éducation) est croissante, dans le mouvement engagé au cours des siècles précédents. Cette attention est un exemple de la place primordiale accordée aux relations interpersonnelles au sein de la famille. La famille moderne se caractérise, enfin, par une division stricte des rôles sexuels, des tâches au sein de la famille. Entre le début des années 1920 et la fin des années 1960, il était évident pour tout le monde que l'homme travaille à l'extérieur du domicile afin d'apporter des revenus et que la femme restait à l'intérieur afin de s'occuper au mieux des enfants.

Ce modèle familial est celui que décrit Parsons au cours des années 1950, et dans lequel la division sexuelle des tâches au sein de la famille (de procréation) est considérée comme fonctionnelle. La famille se rapproche de l'organisation spécialisée des petits groupes centrés sur une tâche : le *leader instrumental* vise l'accomplissement des objectifs assignés au groupe, il coordonne l'action de chacun, commande ; le *leader expressif* est sensible au bon fonctionnement du groupe. Dans la famille, la tâche principale du groupe est l'éducation des enfants, la formation de leur personnalité, etc. L'homme-père est le leader instrumental : pour la survie du groupe, il est pourvoyeur de revenus, ce qui lui confère une autorité légitime. La femme-mère est le leader expressif : elle assure la qualité des relations en réduisant les difficultés<sup>50</sup> et en faisant attention à ce que tous les membres puissent participer

48 TOCQUEVILLES (DE) A., *De la démocratie en Amérique*, volume 1, Paris, Gosselin, 1840, p. 64.

49 CASTELAIN-MEUNIER C., *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 53.

50 L'attribution de rôles clairement distincts à chacun des membres de la famille accompagne le mode de prévention des conflits dont je parlais tout à l'heure : le mari-père est le principal pourvoyeur de revenus tandis que l'épouse-mère s'attache principalement à l'éducation des enfants.

à la vie de famille. Elle apporte chaleur, sécurité et soutien psychologique, autant de choses essentielles à une bonne socialisation des enfants. La complémentarité des rôles de leaders expressif et instrumental permet à la famille de bien fonctionner, et nécessite une division sexuelle des tâches nette.

C'est ce modèle que l'on a le plus souvent à l'esprit lorsque l'on pense à la famille « traditionnelle », alors qu'il représente déjà une évolution par rapport à celle-ci. Toutefois, c'est bien le modèle de père qu'ont connu les adultes de plus de 30 ans – et qui sert souvent de repoussoir aux contemporains.

## Modèle de la société contemporaine (seconde modernité)

Les années 1960 marquent le passage progressif au modèle de la *famille postmoderne*, principalement caractérisée par la remise en cause des premiers traits (association amour et mariage) et du dernier trait (division sexuelle des rôles) définissant la famille moderne. Cela ne conduit ni à la fin du mariage, ni à une répartition égalitaire des tâches familiales entre homme et femme ; ce qui a changé, c'est le regard que les individus portent sur eux en leur retirant la légitimité dont ils étaient crédités auparavant<sup>51</sup>. Ainsi, le développement de l'union libre marque-t-il la forte dissociation entre amour et mariage de même que, quelques décennies après, le nombre croissant de naissances hors mariage.

Le passage de la famille moderne à la famille postmoderne correspond, dans la perspective du sociologue François de Singly, à une augmentation de la centration sur les relations interpersonnelles. Celles-ci ne sont plus valorisées pour elles-mêmes mais pour les satisfactions qu'elles procurent (conformément à la logique de l'individualisation présente dans la société de manière générale). La dimension *relationnelle* de la famille s'inscrit dans le cadre de la famille nucléaire : dans un même foyer vivent le père, la mère et les enfants célibataires. Elle correspond donc aussi à la famille conjugale de Durkheim, ainsi qu'à la famille éducative de Philippe Ariès (qui met ainsi l'accent sur la relation entre parents et enfants). Elle exprime bien le processus de valorisation de l'amour dans la famille à l'œuvre depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle : montée du sentiment de l'enfance (c'est-à-dire comme période distincte, spécifique, dans la vie de l'individu), du sentiment de l'intimité familiale et de l'amour dans le mariage. La famille conjugale devient le modèle dominant dès lors que ces trois mouvements sont suffisamment présents dans la société<sup>52</sup>.

L'avantage de la désignation de « famille relationnelle » est de pouvoir englober à la fois la famille conjugale et la famille éducative (et de mettre l'accent sur ce qui les réunit : l'affection entre les membres de la famille). Son inconvénient est que, ce faisant, elle mêle dans une même catégorie des familles dont le fonctionnement, aussi bien que la fonction sociale, diffèrent. Il faut donc faire attention à ne pas réduire ou nier l'originalité de la famille contemporaine (postmoderne) par rapport à d'autres types de famille, y compris des familles nucléaires (modernes).

51 SINGLY (DE) F., *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan, 1993.

52 SINGLY (DE) F., « Le changement de la famille et ses interprétations théoriques », *La sociologie française contemporaine*, J.-M. BERTHELOT (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 185-197.



C'est pour éviter cet écueil que Singly ajoute la dimension *individualiste* pour qualifier la famille contemporaine. Cet adjectif ne correspond pas à une vision négative, mais bien au versant positif de l'individualisme, celui qui correspond à la valorisation de l'individu, de l'individualité de chacun. Pour être suffisamment forte au sein du couple, l'idéologie de l'individualisme a besoin d'une société salariale dans laquelle le capital scolaire structure le marché du travail. En effet, le capital scolaire a la particularité d'être à la fois intériorisé et incessible, c'est-à-dire que la distribution et la légitimation de la place occupée par l'individu dans le marché du travail (et dans la société) dépendent moins de compétences et de caractéristiques héritées que de celles acquises par l'individu, celles qui lui sont propres.

## Comprendre l'émergence de la famille contemporaine à travers les évolutions démographiques

Les structures familiales ont connu depuis une cinquantaine d'années des changements importants. Les évolutions démographiques en témoignant sont bien connues : abaissement du nombre des mariages, accroissement des cohabitations et des naissances hors mariage, diminution du nombre d'enfants et âge plus avancé des mères, augmentation du nombre des divorces et de la monoparentalité ainsi que des recompositions familiales.

### Des formes parfois similaires, mais des significations particulières

Voulant comprendre ces changements dans la famille tout en les dédramatisant, expliquer les modifications de la famille sans les associer à une période de crise, des anthropologues ont écrit une *Histoire de la famille*<sup>53</sup>. Se rapportant à des sociétés différentes de la société occidentale contemporaine (entendons « de l'époque »), ils peuvent relativiser les changements en cours, les nouveautés découvertes par les démographes et les sociologues. Qu'il s'agisse de la cohabitation, de la monoparentalité ou de la pluriparentalité, des situations comparables se trouvent soit dans le passé des sociétés occidentales, soit sous d'autres latitudes. Dans cette perspective, il n'y a plus évolution des modèles familiaux, mais diversité, résurgence, disparition ; l'idée sous-jacente est celle d'un stock limité de modèles familiaux s'exprimant différemment selon les époques et les lieux.

Or, si la logique de la résurgence de certaines formes familiales prises dans un stock limité refuse une pensée évolutionniste, elle mène aussi à un raisonnement dans lequel le changement n'existe pas. En fait, elle repose avant tout sur une analyse de la morphologie, au détriment du « sens vécu que les individus attribuent à

53 BURGUIÈRE A., KLAPISCH-ZUBER C., SEGALEN M. et ZONABEND F. (dir.), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986.

leurs pratiques<sup>54</sup> ». C'est pourtant là une différence majeure ! C'est pourtant là que résident l'innovation, la différence avec le passé et avec l'ailleurs.

S'intéresser au sens des pratiques donne la mesure de l'écart entre les situations contemporaines et les autres (passées ou lointaines). Ainsi, les recompositions familiales suite à un veuvage ou à un divorce n'ont rien de commun. Sans parler de la volonté des acteurs en la matière, ni le droit ni les personnages en présence ne sont les mêmes (aucun conjoint n'a complètement disparu).

Outre le nombre, la situation des « filles mères » des années 1950 et celle de chefs des foyers monoparentaux n'ont que peu à voir. D'une part, le regard social n'est pas si dur. D'autre part, il y a peu en commun entre un enfant naturel que son père n'a pas reconnu (et qui lui est souvent inconnu) et un enfant né d'un couple qui s'est séparé après avoir vécu tous ensemble, en famille.

Le concubinage du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas non plus équivalent à la cohabitation du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, si les couples qui vivaient durablement en dehors du mariage au début de l'ère industrielle obéissaient aux contraintes de la pauvreté, ce n'est plus le cas des couples à partir des années 1970. Ceux-là « refusent délibérément, pour un temps tout au moins, l'institution ». La nouveauté ne tient pas au fait de vivre hors mariage mais à la volonté de « garder la maîtrise totale de sa vie privée », notamment en refusant « de voir leur vie intime réglée par les prescriptions d'un code général<sup>55</sup> ». On peut citer à titre d'exemple ici l'évolution des reconnaissances paternelles des enfants nés hors mariage, passant de 33 % avant le premier mois de l'enfant en 1965 à 83 % en 1994<sup>56</sup>.

## La double désinstitutionnalisation de la famille

Prendre en compte le sens des acteurs permet, en outre, de questionner d'autres modifications importantes qui s'inscrivent sur la période considérée : le droit ou les politiques familiales par exemple. Voici introduite la double désinstitutionnalisation de la famille dont parle Louis Roussel avec « d'une part une sorte d'hésitation des couples à entrer dans l'institution, et d'autre part un assouplissement de la loi qui, dans l'esprit des législateurs, devait atténuer cette réticence<sup>57</sup> ».

Le fait qu'un nombre croissant de personnes refuse l'institution matrimoniale conduit Roussel à s'interroger sur le sens même du mariage : a-t-il toujours valeur d'institution ? « Les conjoints peuvent bien, comme autrefois, penser que cet acte transforme à la fois leur solidarité véritable et leur statut social. Mais d'autres, tout en se mariant eux aussi, ne verront là qu'une formalité socialement utile. [...] Le refus de reconnaître la valeur intrinsèque d'une législation témoigne que, dans certains milieux, la norme est bien de ne se marier qu'en déclarant que l'on cède simplement à des contraintes sociales. Si bien qu'en réalité, la différence existe sans

54 SINGLY F., *op. cit.*, 2003, p. 192.

55 ROUSSEL L., *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 101.

56 MUNOZ-PÉREZ F., PRIOUX F., « Les enfants nés hors mariage et leurs parents. Reconnaissances et légitimations depuis 1965 », *Population*, 54<sup>e</sup> année, n° 3, Paris, INED, 1999, p. 481-508.

57 Roussel L., *op. cit.*, 1989, p. 90.

doute moins entre ceux qui se marient et ceux qui ne le font pas qu'entre ceux qui attribuent une valeur intrinsèque au mariage et ceux qui la refusent<sup>58</sup>».

Parallèlement, depuis cinquante ans, la législation matrimoniale et familiale a progressivement gommé les différences entre les époux, entre les parents, entre les enfants (naturels/légitimes); cet assouplissement du droit (Roussel) correspond à une perte de légitimité de la définition des individus en référence à des dimensions statutaires (Singly).

En matière de législation matrimoniale, on mentionnera notamment la réforme des régimes matrimoniaux de 1965, faisant apparaître la notion d'égalité des époux dans le domaine patrimonial et l'abolition, en 1970, de la prééminence maritale qu'exprimait la notion de chef de famille (les dernières traces d'inégalité disparaîtront en 1985). L'instauration du pacte civil de solidarité (Pacs) en 1999 crée une situation sans doute plus ambiguë, puisqu'il correspond à la fois à une certaine institutionnalisation (par rapport à l'union libre) et à une désinstitutionnalisation (par rapport au mariage). Cette seconde voie est toutefois développée par l'alignement des régimes fiscaux du Pacs et du mariage (en 2005) et, en 2007, par le rapprochement du Pacs avec le mariage en ce qui concerne la publicité (état civil), l'assistance et le régime des biens. Depuis 2012, le mariage ne tient plus compte de la différence de sexe entre les conjoints.

Parallèlement à la législation matrimoniale, les lois régissant le divorce tendent également vers un rapprochement des situations de droit et des situations de fait, constituant une partie de la désinstitutionnalisation selon Roussel. La réforme de 1975 introduit une pluralité des types de divorce en ajoutant, au divorce pour faute, le divorce par consentement mutuel et le divorce pour rupture de la vie commune. À partir de 2004, il devient possible de divorcer lors d'une comparution unique devant le juge aux affaires familiales en cas de divorce gracieux – tandis que la « demande acceptée » devient « acceptation du principe de la rupture du mariage », et passe des formes gracieuses (consentement mutuel) aux formes contentieuses.

C'est sans doute en matière de filiation et d'autorité parentale que l'assouplissement du droit est la plus manifeste. En effet, la réforme de la filiation de 1972 instaure une égalité des filiations légitimes (enfants issus d'un couple marié) et des filiations naturelles (enfants issus d'un couple non marié), puis une loi de 1982 élargit les modes d'établissement de la filiation naturelle (par la possession d'état). Depuis 2006, l'enregistrement de la naissance sur l'état civil n'indique plus le statut matrimonial des parents, marquant ainsi la fin de la distinction entre filiations naturelle et légitime. On retrouve un mouvement similaire, avec une chronologie imbriquée, en ce qui concerne l'exercice de l'autorité parentale – instaurée en 1970 en lieu et place de la puissance paternelle. En 1987, elle s'exerce conjointe par le père et la mère en cas de divorce et à l'égard des enfants naturels puis, à partir de 1993, lors de désunions libres. Depuis 2002, l'exercice de l'autorité parentale conjointe n'est plus distingué en fonction de la filiation mais du lien entre les parents (unis ou non – quel que soit le type de séparation conjugale). En autorisant la mise en place d'une résidence alternée de l'enfant chez ses deux parents en

---

58 *Idem.*, p. 103.

cas de séparation, cette loi permet en outre de mettre en accord situation de fait et situation de droit pour ceux qui la pratiquaient en marge du droit.

Ainsi, au-delà de la diversité des structures familiales et des évolutions démographiques, ces changements mettent en évidence une nouvelle manière de concevoir la place de l'individu (conjoint, parent ou enfant) dans la sphère privée et ne se comprennent que par référence aux mouvements de privatisation du fonctionnement familial et d'individualisation des liens familiaux. Ils témoignent en même temps d'une dissociation des différents rôles attribués à la famille, qu'il s'agisse de la procréation et de la sexualité, de la conjugalité et de la parentalité.

Parallèlement à ces modifications démographiques et juridiques autour de la famille, ce sont aussi les comportements professionnels qui ont évolué et, à leur suite, les politiques publiques à destination des familles. Nous aborderons ici plus spécifiquement les politiques familiales d'articulation des temps. En effet, la conciliation entre vie professionnelle et vie familiale est inscrite au cœur des politiques familiales depuis que les femmes – et plus particulièrement les mères – ont massivement rejoint (à nouveau) la société salariale. Entre succession des périodes d'activité et des périodes familiales, cumul des temps professionnels et familiaux, partage entre les deux sphères, plusieurs manières de résoudre la question de la conciliation peuvent être envisagées. En instaurant des dispositifs d'articulation s'inscrivant dans ces trois directions, les politiques familiales françaises préfèrent laisser le choix aux familles plutôt que de promouvoir un modèle normatif.

## Politiques familiales d'articulation des temps<sup>59</sup>

Avec la participation croissante des mères au marché de l'emploi salarié (et surtout en dehors du domicile) à partir des années 1970<sup>60</sup>, les politiques publiques (familiales) ont cherché à résoudre la question de l'accueil du jeune enfant, jusqu'à assuré en interne par la famille (c'est-à-dire essentiellement par les mères, ou le réseau familial, notamment les grands-mères). Deux directions ont alors été suivies. La première, plutôt moderniste, cherche à adapter le besoin de garde du jeune enfant à la nouvelle situation en l'externalisant, par le développement de l'accueil collectif ou individuel (davantage par les assistantes maternelles que par les gardes à domicile). La seconde, plus familialiste, vise à maintenir la possibilité d'une garde de l'enfant par les parents en aménageant un retrait temporaire du marché du travail (et éventuellement partiel) avec l'inscription, en 1977, du congé parental d'éducation dans le Code du travail<sup>61</sup>. La concomitance de ces deux directions, depuis le début des politiques d'articulation entre sphères familiale et

59 Cette partie reprend partiellement un article publié dans *Politiques sociales et familiales* : CEROUX B., « Politiques de conciliation et prestations familiales. Le complément optionnel de libre choix d'activité », *Politiques sociales et familiales*, n° 103, Paris, Caisse nationale des Allocations familiales, 2011, p. 92-98.

60 La part des femmes parmi la population active est passée de 34% en 1962 à 47% en 2008. La moitié des femmes âgées de 15 ans et plus sont actives; parmi elles, un peu moins d'un tiers occupent un emploi à temps partiel.

61 Les parents doivent être employés par l'entreprise ou l'organisme depuis au moins un an pour demander un congé parental.

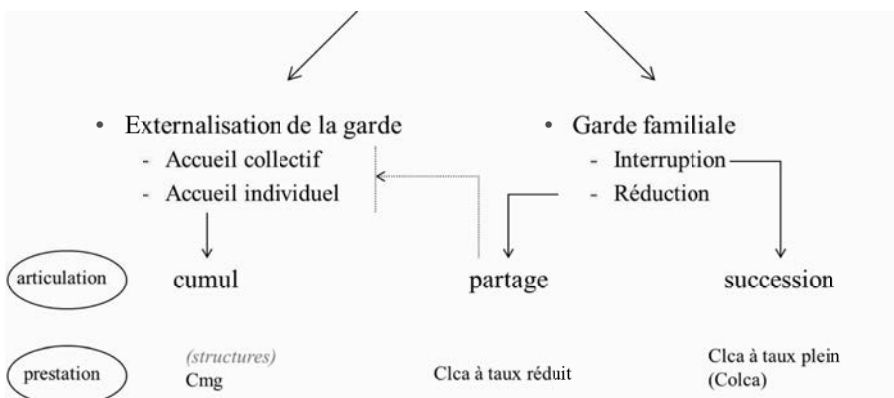
professionnelle, témoigne sans doute moins des différentes tendances entre les parlementaires que de leur souci de répondre à des attentes opposées des familles – auxquelles ils souhaitent laisser le choix.

## Cumul, succession et partage, trois modes d'articulation des temps

Dans ce contexte, l'articulation entre famille et travail peut s'entendre selon trois modes. Le premier voit le cumul de la vie familiale et de l'activité professionnelle à temps complet des deux parents. On peut alors parler de biactivité dans la mesure où les deux parents sont actifs, mais aussi de biactivité des mères (la « double journée »). Avec la seconde voie de l'articulation entre les sphères familiale et professionnelle se succèdent des périodes d'activité et des périodes de retrait du marché du travail lorsque les parents (très largement la mère) prennent un congé parental d'éducation à taux plein. Entre les deux, le partage des temps familiaux et professionnels s'opère avec une réduction du temps de travail (par exemple, dans le cadre d'un congé parental à taux réduit).

Chacun de ces modes d'articulation s'accompagne de dispositifs de politiques familiales par le financement d'équipements pour l'accueil collectif des enfants ou par le versement de prestations individuelles aux parents (voir schéma ci-après). L'articulation-cumul est à la fois soutenue par l'un et par l'autre. Ainsi, le fonds d'abondement au plan d'aide à l'investissement pour la petite enfance, les aides à l'investissement ou au fonctionnement « d'entreprises de crèches » et la prestation de service unique pour les microcrèches participent à la création et au fonctionnement des établissements d'accueil collectif de jeunes enfants. De leur côté, les parents ayant recours à un mode d'accueil individuel peuvent percevoir des prestations de leur caisse d'allocations familiales (CAF). L'articulation-succesion n'est, quant à elle, accompagnée financièrement que par le versement de prestations individuelles aux parents, constituant un revenu de remplacement jusqu'au troisième anniversaire de l'enfant, notamment en cas de prise d'un congé parental, qui est sans solde. Terme intermédiaire de conciliation, l'articulation-partage se trouve également à la croisée des chemins des dispositifs de politiques familiales.

Schéma 1 : **Articulation des temps sociaux et prestations familiales**



## Des réformes des prestations incitant peu au cumul

L'augmentation continue du nombre de places en accueil collectif financées par les Caf, du nombre de bénéficiaires d'une prestation pour l'accueil individuel et de celui des personnes percevant un revenu de remplacement lié à l'interruption ou à la réduction de l'activité professionnelle, correspond toujours au souci des législateurs de ne pas porter un modèle normatif. Pourtant, les évolutions des prestations individuelles depuis 1994 posent parfois question – sans doute plus quant à leurs effets qu'à leur intentionnalité. Ainsi, l'ouverture du bénéfice de l'allocation parentale d'éducation (APE) aux parents de deux enfants en 1994 s'inscrit dans la promotion d'une logique familialiste. Cette mesure se répercute très nettement sur l'activité professionnelle des mères. Alors que le taux d'activité des femmes augmente entre 1990 et 1999, quelle que soit leur situation familiale (passant de 71 % à 78 % lorsqu'elles ont au moins un enfant mineur, et de 63 % à 74 % autrement), seules les mères de deux enfants dont le benjamin est âgé de 3 ans ou moins font figure d'exception. Avec un taux d'activité plus faible de quinze points lorsque le benjamin a plus de 3 ans (les deux tiers contre plus de 80 %), la structuration de l'activité professionnelle des mères de deux enfants devient alors comparable à celles des mères de trois enfants (en 1990 et 1999) – mais avec un taux d'emploi bien supérieur – alors que ce n'était pas le cas en 1990 (les trois quarts des mères de deux enfants étaient en activité, plus ou moins deux points selon l'âge du benjamin).

Au-delà de la simplification du système de prestations, l'objectif de la mise en place de la prestation d'accueil du jeune enfant (Paje) en 2004 était de favoriser le libre choix des familles en desserrant les contraintes financières. Les conditions d'emploi antérieures à l'interruption ou à la réduction de l'activité professionnelle ont été resserrées, notamment afin de limiter l'éloignement du marché de l'emploi en «privant» du bénéfice du revenu de remplacement des parents qui entretenaient déjà un lien distendu au travail. Parallèlement, l'augmentation de 15 % du montant de la prestation à taux partiel incite davantage les parents à réduire leur activité professionnelle plutôt qu'à l'interrompre, et ce d'autant plus que les plafonds de ressources pour l'allocation de mode de garde ont été relevés, que les montants ont été réévalués et que les deux compléments de la Paje sont cumulables. En accompagnant plus fortement le passage à un temps partiel, la Paje semble davantage soutenir l'articulation-partage que les autres modes d'articulation.

La Paje s'inscrit toutefois également dans l'articulation-succession en introduisant deux «variantes» plus courtes du complément de libre choix d'activité (CLCA) : un versement de six mois à taux plein pour la naissance d'un premier enfant (CLCA de rang 1); un montant plus élevé à partir de la naissance d'un troisième enfant jusqu'à son premier anniversaire (complément optionnel de libre choix d'activité, COLCA, en 2006). Si on peut comprendre que le COLCA ait été peu étudié compte tenu du manque de recul depuis sa mise en place, on peut s'en étonner concernant le CLCA de rang 1, plus ancien. Tout se passe comme si ce complément ne posait aucune question, offrant simplement la possibilité aux mères de prolonger leur premier congé maternité pour être avec leur enfant. Pourtant, l'existence de cette prestation n'incite-t-elle pas des mères à prendre un congé parental dès la première naissance, créant ainsi une expérience «précoce» de

retrait du marché de l'emploi ? De la même manière, le COLCA n'encourage-t-il des mères à s'arrêter de travailler qui ne l'auraient pas fait autrement ou à modifier leur temps de travail ensuite ?

La famille contemporaine repose sur une forme d'individualisme, au sens où la dimension personnelle (individuelle) prime sur la dimension statutaire des liens familiaux. La dissociation entre amour et mariage pourrait la rapprocher de la famille de la société rurale si le sens n'en était pas inversé : il n'est plus nécessaire d'épouser la personne que l'on aime quand on n'épousait alors pas la personne aimée. L'importance accordée aux sentiments, aux relations individuelles, comme fondement de la famille contemporaine la rapproche du modèle antérieur, tout en la distinguant également quant à leur matérialisation dans les liens statutaires. Les changements d'organisation familiale, au milieu des années 1970, se sont accompagnés de mises en œuvre de politiques publiques, dont celles en matière d'articulation des temps familiaux et professionnels.

### Résumé

Les comportements familiaux confèrent, depuis les années 1970, une tonalité bien connue aux indicateurs démographiques : recul du mariage (en nombre et dans le parcours individuel), augmentation des désunions et de ses corollaires (monoparentalité et recomposition), etc. Ces changements soulignent tout particulièrement une nouvelle manière de concevoir la place des individus dans la sphère privée, qui s'inscrit dans le mouvement de privatisation du fonctionnement familial et de l'individualisation des liens familiaux. Avant de se pencher sur l'émergence du modèle familial contemporain, cet article rappelle les grands traits des modèles (normatifs) antérieurs – ce qui fait apparaître les axes de continuité tout autant que les oppositions. Il se poursuit par un exemple de la manière dont les changements dans l'organisation familiale ont été abordés par les politiques publiques, à travers l'exemple de la conciliation des temps sociaux.